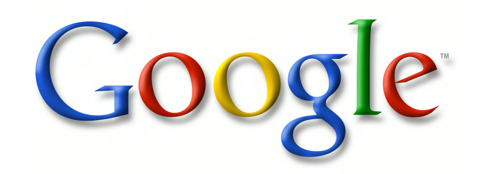
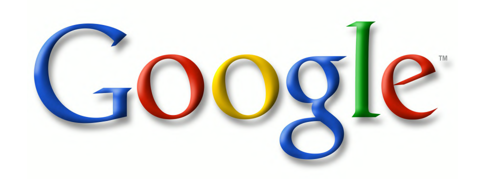
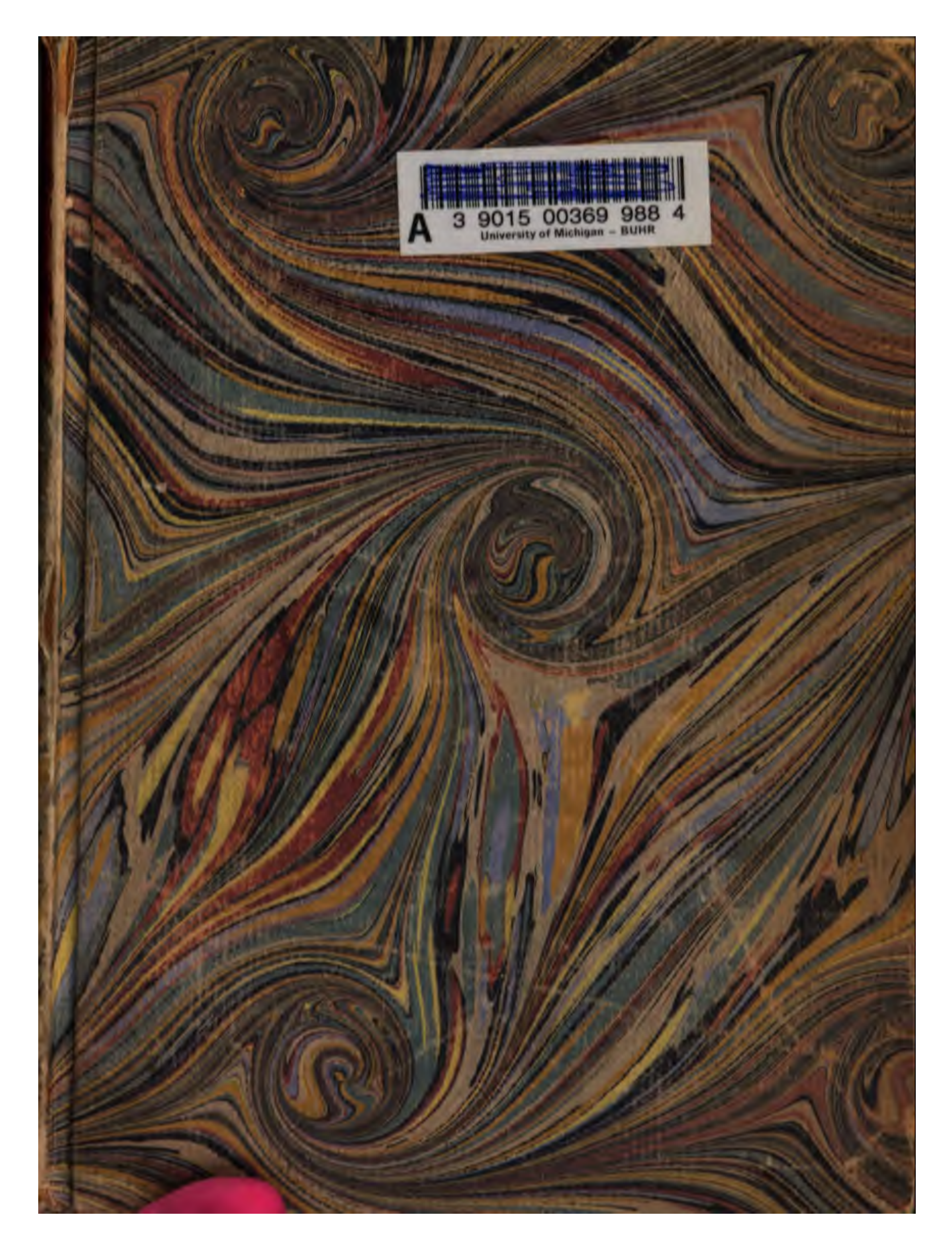
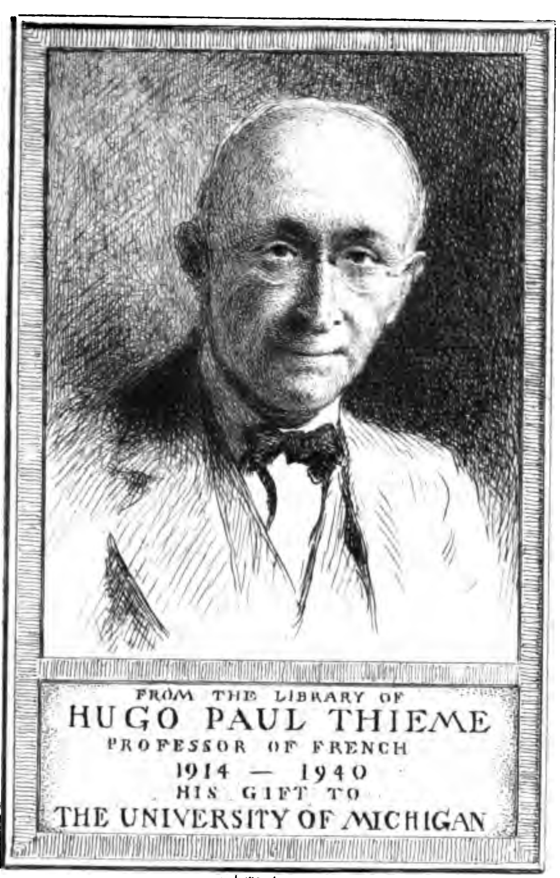
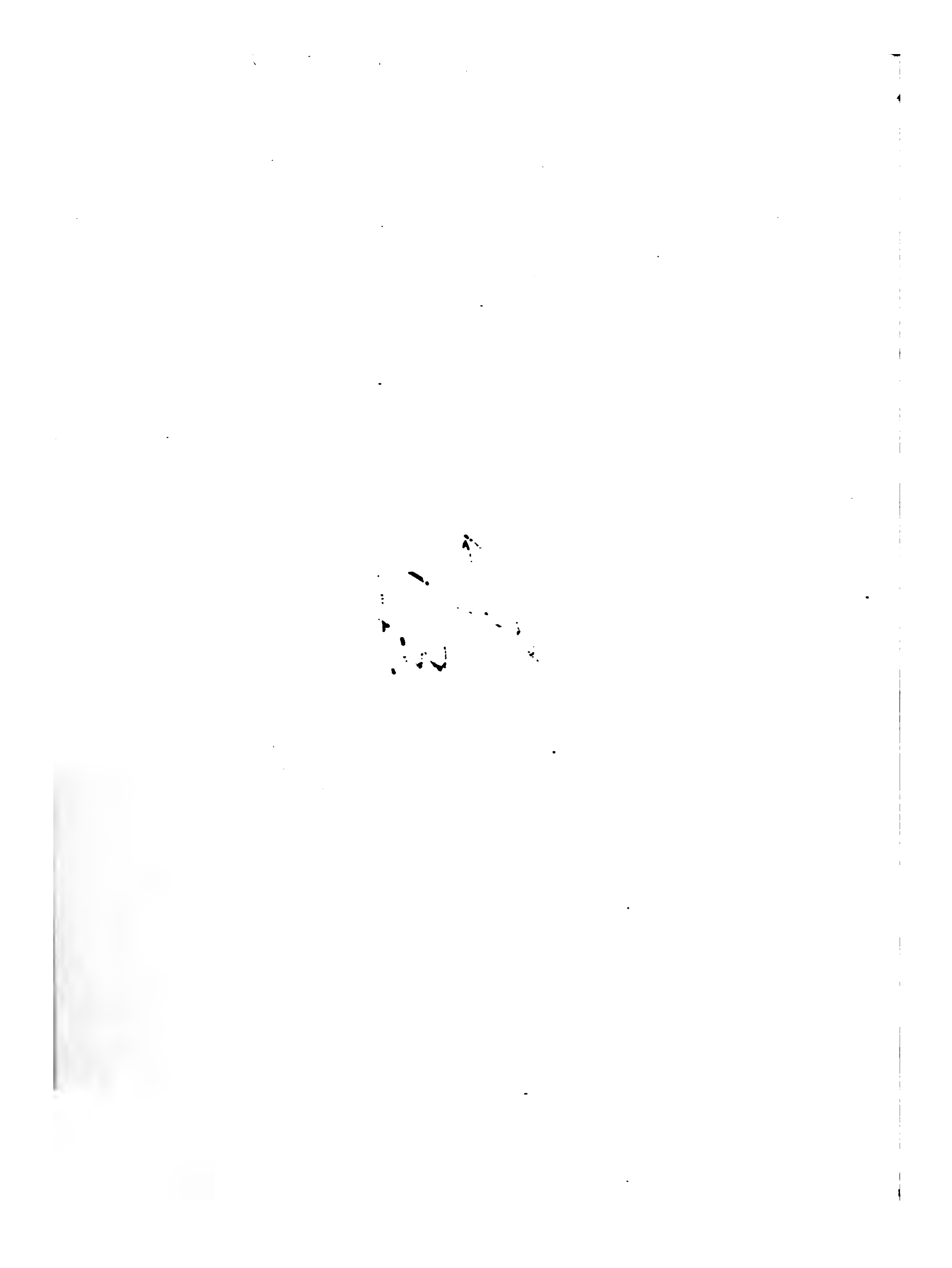





A 3 9015 00369 988 4
University of Michigan – BUHR


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN





DINGLEY
L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN

ROMAN PAR JÉROME
& JEAN THARAUD



PARIS
ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN
125, Boulevard Saint-Germain, 125

1906

A

ROMAIN ROLLAND

CHAPITRE Ier

PARTOUT où l'on parle anglais, personne n'ignore le nom de l'illustre écrivain Dingley. Les enfants eux-mêmes le connaissent : maint d'entre eux apprend à lire dans ses livres. C'était un homme d'une gaieté, d'une fantaisie, d'une fraîcheur d'imagination incomparable. Il semblait né à l'aurore du monde, dans un temps où les sens des hommes rivalisaient avec ceux des bêtes. Qu'il décrivît une forêt vierge de l'Inde, un office de commerce dans la Cité de Londres, un lever de soleil sur la mer des Tropiques, un crépuscule d'Europe occidentale, sa vision imprévue était celle d'un homme qui ouvrirait sur les spectacles de l'univers des yeux neufs. Ses histoires étaient peintes avec la précision d'un réaliste japonais et la fantaisie d'un poète persan. Les personnages de ses contes habitaient presque tous un pays où la puissante imagination de l'homme épanouit des fleurs mer-

veilleuses, les plaines du Gange, témoins de l'effort le plus désespéré des penseurs pour découvrir un sens à la vie. Son esprit jouait avec les soins des Européens émigrés là-bas et les rêves des philosophes indigènes morts il y a des milliers d'années. Il unissait l'esprit concret des hommes de race anglaise à l'âme insatisfaite et passionnée pour le rêve d'un Hindou ; il avait l'ardeur d'un pirate normand et le goût des siestes, à l'ombre, tandis que dans le champ de la vision intérieure passent, comme un souvenir d'une autre existence, les aventures d'hommes ayant appartenu à d'autres civilisations. Et c'était le jeu même de son esprit qu'il avait représenté dans la plus belle histoire du monde où l'on voit un jeune commis du Strand reconstituer, avec l'exactitude d'un homme qui l'aurait soufferte, la vie d'un rameur grec enchaîné au banc d'une galère phénicienne mille ans avant le Christ.

Le succès de son œuvre dépassa les limites de la langue anglaise. Dingley connut la gloire à l'âge où la force de l'homme est encore intacte pour l'aimer. Sa photographie s'étalait partout : dans les revues, les magazines, les journaux, aux boutiques des libraires du nouveau et de l'ancien monde. Sur les

grands navires qui le promenaient à travers les sept Océans, dans les palace-hôtels qui étaient sa maison du berger, les misses se montraient du doigt ce petit homme aux traits anguleux et secs, la moustache raide en herse sur la bouche, les yeux gris embusqués derrière les vitres de lunettes d'acier.

Il avait quarante ans : la moisson de sa jeunesse était engrangée ; il s'inquiétait aujourd'hui de savoir les fruits que porterait l'automne de sa vie ; il se demandait si, dans cent ans, un vers, une ligne de lui retiendrait éveillé un homme qui s'endort. Il avait écrit pour les enfants, les artistes et les femmes, il redoutait que ce public léger ne se retirât de lui, et pour vaincre le temps — c'était l'obsession de son esprit de se survivre au fond des cervelles humaines — il cherchait à s'accrocher à quelque solide épave.

De tous les événements qui depuis Rome avaient transformé le monde, aucun ne lui paraissait de plus de conséquence que la conquête de la Terre par sa race, et il se sentait élu par la Providence pour être le poète de cette entreprise. L'Empire était né du rêve d'un romancier : Disraëli dans sa chambre de poëte, trente ans avant que

l'événement s'accomplit et par sa volonté, avait écrit le roman fantaisiste d'un homme, qui, rassemblant toutes les colonies britanniques sous le manteau patriarcal d'une monarchie fastueuse, douce ou terrible, à la manière des despotes d'Orient, faisait sacrer la Reine de Grande Bretagne Impératrice des Indes. Et tandis que Gladstone, déchu, opposait à une politique batailleuse de vains soucis moraux et théologiques, Disraëli, devenu tout puissant, réalisait point par point le rêve précis de sa romanesque jeunesse. Magnifique aventure d'un homme qui avait écrit sa vie avant de l'avoir vécue ! Juif, et pourtant le plus symbolique des Anglais par sa double souveraineté dans l'action et le rêve. Dingley était secrètement jaloux d'une gloire si complète, et reconnaissant dans Disraëli le maître incontesté de l'Œuvre, il se réservait pour lui la tâche d'un bon ouvrier.

Or, depuis huit mois, l'Angleterre au Transvaal, était battue par des paysans. Le plus grand empire, une armée nombreuse et entraînée, des généraux instruits par l'expérience de tant de campagnes reculaient devant quelques milliers d'hommes incultes, com-

mandés par des chefs de hasard. Une défaite de son pays, Dingley n'avait jamais imaginé ça. Il souffrait comme le dernier citoyen du Royaume d'une injure infligée par un ennemi dédaigné ; il croyait à la moralité de la victoire et que le vaincu est toujours méprisable : les soldats de la Reine, dans la hiérarchie des hommes, venaient-ils donc après les brutes de Joubert et de Cronje ? La force anglo-saxonne se briserait-elle contre l'héroïsme de métis allemands, hollandais et français ? Il pensait lier sa gloire à celle d'un empire qui grouperait sous la domination de l'Ile maîtresse les nations les plus diverses, les terres les plus lointaines. Ce grand espoir serait-il dégonflé par les balles d'Européens ensauvagés, tapis derrière des buissons et des rochers ?

Londres sous un ciel attristé par l'inquiétude des batailles, présentait des spectacles imprévus à ses yeux avides. Il parcourait les quartiers misérables, entrait dans les bouges, écoutait les gueux, passait des heures dans le hall de la Bourse, se mêlait aux gens arrêtés devant les offices des journaux, le nez en l'air sous les transparents qui projetaient en noir les derniers télégrammes de la guerre sud-africaine.

Au War-Office où étaient affichés chaque jour, sur plusieurs colonnes, les noms des blessés et des morts, Dingley vécut d'inoubliables minutes. Dans la foule qui attendait l'apparition des listes fatales, il reconnaissait des visages : occasion unique d'observer sur des faces humaines les effets de l'appréhension ! La lumière avait peine à percer la couche de crasse ancienne épaissie sur les vitres ; dans ce jour sale les teints les plus éclatants de jeunes filles semblaient livides. Avant l'affichage des noms, pour tromper l'angoisse, les gens rassemblés là chuchottaient très bas, comme s'ils avaient eu peur de réveiller, dans une salle voisine, quelque bête redoutable. La distinction entre les classes était abolie : instants d'égalité parfaite jusqu'à l'apparition des listes. Alors, c'était une poussée : à qui verrait ! Ceux qui n'avaient lu au tableau aucun nom ami s'en allaient, furtifs ; Dingley les revoyait le lendemain, à la même place, avec la même physionomie d'angoisse que la veille. Après la grande poussée et la dispersion lente de la foule, une petite vieille coiffée d'un chapeau de paille bleue, de la forme dite *cabriolet*, s'avançait timidement vers les listes, les bras et les mains

roulés dans un pan du châle verdâtre qui, enveloppant ses épaules, tombait en pointe dans son dos. Des mèches de cheveux décolorés pendaient sur son col dont la blancheur immaculée donnait à Dingley l'impression que la vieille ne portait sur elle rien de propre que sa chemise. Ses bottines claquées laissaient voir ses chevilles. De grosses lèvres qui remuaient toujours lui donnaient l'air stupide, peureux et bon d'une mère lapine. Elle ne savait pas lire et chaque jour elle demandait à un inconnu de lui dire s'il y avait écrit sur la liste le nom de : « James Crook ? Crook, n'est-ce pas ? Crook James ? » Dingley regarda souvent la liste pour elle, et plusieurs fois il prévint son désir : « Crook, n'est-ce pas ? Crook James ? Non, il n'est pas marqué. » Elle levait sur lui ses yeux reconnaissants. Un soir, Dingley lut parmi les morts le nom de Crook (James) ; laissant à un autre le soin d'annoncer la nouvelle à la vieille, il s'effaça dans un coin de la salle pour épier sa douleur. « James Crook ? il est mort ! » dit l'inconnu auquel la vieille avait demandé : « James Crook ? Crook ? Crook James ? » Elle laissa tomber ses bras dans un geste de lassitude infinie ; son châle se déroula et

Dingley vit ses mains, de pauvres mains, mais de belles mains. Il la suivit quelque temps, à travers la foule d'un faubourg où elle se perdit.

Dingley revint chez lui avec la satisfaction intime du collectionneur qui a satisfait sa passion. Sa femme lui demanda — elle lui faisait la même question tous les jours :

— Eh bien ? Crook ?

— Mort ! répondit-il avec un sourire tranquille.

— Vous avez vu sa mère ?

Dingley répondit « oui » d'un signe de tête. Après un assez long silence, Mrs Dingley murmura :

— Terrible guerre ! Il meurt autant d'officiers que de soldats.

— Les officiers.... tous frappés à la tête.... précisa distraitement le romancier. Ces Boërs sont des tireurs étonnants... N'importe ! Quel exemple unique de sang-froid donne au monde l'Angleterre !

INGLEY fut, un soir, attiré au pied de la colonne de Trafalgar par l'éloquence d'un sergent recruteur qui vantait le service de la Reine.

— Gentlemen, criait le soldat, vous n'êtes pas nés fils de pairs ! Mais le gouvernement a l'œil sur vous ! Ici, vous mourez de faim et de soif. Au Cap, du whisky, de bons bifteacks et la gloire !

Personne ne répondit.

— Avis à la belle jeunesse ! On trouve dans la Garde du Corps un service aussi doux qu'agréable, une subordination qui s'accorde parfaitement avec la légèreté des armes, une élégance que vous ne verrez dans aucune armée du monde ! Qui veut entrer dans la Garde du Corps ?

Un triste voyou s'avança et levant le doigt :

— Moi ! sir.

— Le brave homme, le patriote ! mugit le sergent posant sa main sur la casquette de la recrue qui lui venait à l'épaule. Le commandant en chef demande des hommes

de cœur pour les divisions de cavalerie et d'artillerie. Que tous ceux qui sont intéressés à la prompte solution de la guerre fassent leur paquet et rejoignent !

Un second misérable s'avança. Le sergent appuya la tête des voyous contre son cœur.

— Braves enfants ! Si la patrie en avait des mille comme vous, des paysans ne feraient pas longtemps pleurer notre reine !... Allons ! gentlemen, de l'enthousiasme !

Les curieux s'étaient dispersés peu à peu; la lumière d'un réverbère, dans la brume, n'éclairait plus que Dingley et trois pauvres diables marqués de misère et de vice. Le racoleur en prit deux sous le bras, le troisième resta immobile, planté sur l'asphalte boueux comme un arbre de square.

Dingley suivit le sergent et ses recrues; il entra derrière eux, dans un bar, s'assit à une table et les écouta causer. Ils commencèrent par boire de généreux cocktails, puis du gin pur ; le soldat racontait ses campagnes ; il s'était battu contre les Afridis, contre le Mahdi, contre les Birmans; l'alcool arrosait ses conquêtes ; à chaque bataille il levait son verre :

— Allons, mes enfants, encore une dent creuse de wisky !

Le romancier contemplait avec admiration, sous la table, les larges pieds de cet homme, qui avaient arpenté l'Empire.

A ce moment la porte s'ouvrit : un homme entra, à peine un homme, un grand enfant à l'air vieillot : le troisième héros. Ses yeux passèrent, sans se fixer, sur le sergent, errèrent lentement autour de la salle, se croisèrent avec ceux de Dingley. Leur éclat était trouble comme l'orient d'une perle que l'écrivain portait en breloque et que le frottement de sa table avait ternie ; son faux-col avait les tons dégradés d'un tuyau de vieille pipe. Dingley ne perdait de vue aucun de ses gestes, notant dans sa mémoire les allures hésitantes du gueux ; il le vit frôler le sergent comme une fille qui aguiche un homme ; le recruteur enveloppa la taille du voyou avec son bras :

— Du gin ?

— Ce que vous voudrez, j'ai soif.

Le sergent comprit que les phrases étaient inutiles, il entraîna le désespéré à boire. Les deux recrues ronflaient déjà le front sur la table, il les éveilla pour leur faire signer un papier qu'il tira de la doublure de sa veste.

On but une dernière rasade. Les cokneys et le sergent sortirent silencieusement du bar; le soldat guida vers une caserne ces patriotes.

Dingley resta longtemps dans ce bar où se mêlaient toutes les odeurs de la débauche occidentale. Il se représentait avec dégoût la vie de ces misérables dans Londres; maintenant, ils allaient partir, coucher sur la terre nue, exposer leur vie; au service de la Reine, ils retrouveraient quelque noblesse. Bien qu'aristocrate de nature et d'éducation, il se sentait frère de ces voyous, humbles moyens d'une œuvre immense : l'arbre de l'Empire s'enracinait dans cette misère et cette ivresse; et le thème du roman qu'il cherchait en vain depuis des semaines bondit dans son esprit, comme en été, le soleil à l'horizon d'une plaine : l'histoire d'un voyou de Londres régénéré par la guerre. A travers la fumée de sa pipe, dans l'atmosphère de ce bouge, il démêlait avec une agilité surprenante les mystères de la vie européenne, comme dans les relents des fumeries d'opium il s'était parfois imaginé pénétrer le secret de l'Orient. Il ne voyait, n'entendait plus rien. Aube des œuvres, instants suprêmes de sa vie plus chargés de volupté que les minutes d'amour! Sa

pipe s'éteignit dans sa main, l'horloge du bar marquait huit heures ; dehors les becs de gaz luisaient dans la nuit douce ; il hêla un cab qui passait.

Quand il entra chez lui, sa femme reconnut aussitôt la qualité de sa joie. Tout de suite, sans enlever son manteau, le corps légèrement penché en avant, il lui raconta quelle inspiration lui était venue :

— Comprenez-vous, Jane, un jeune homme pareil à celui que je viens de voir, des yeux faux, des cheveux rares, chlorotique, la dernière misère, un long corps souple, un visage imberbe, des gestes mous, un air de fille. S'il reste à Londres, il tombe dans la plus basse crapule. Il s'engage au service de la Reine, non par patriotisme — pour quelques guinées — par la vertu de la guerre, il redeviendra un homme.

— Et vous l'appelez ?

— Barr ! naturellement. Comment voulez-vous que je l'appelle ? Barr ! Barr !

Il répéta plusieurs fois ce monosyllable qui lui plaisait par sa sonorité brève et dure. Un nom, un seul nom convenait à chacun de ses héros, il se flattait de le trouver toujours.

— Eh bien ! comment trouvez-vous mon conte ?

Il aimait essayer sur sa femme, comme sur un public admirablement sensible, l'effet de ses imaginations.

— Comprenez donc ! insista-t-il nerveusement, montrer comment la guerre dégage d'une canaille un héros !

— Je doute, répondit Mrs Dingley, que des gens recrutés en état d'ivresse deviennent des héros.

— Ma chère, les soldats de Wellington n'ont pas été ramassés autrement, ils ont vaincu les plus vaillantes troupes du monde.

Les coutumes séculaires, du moins dans son pays, semblaient à l'écrivain participer de la nécessité des phénomènes naturels.

— Comment pouvez-vous croire, repritelle, que Barr deviendra meilleur à tuer des hommes, à piller des fermes, à violer des filles ? La guerre peut dégager des héros de ceux qui ont en eux l'étoffe des héros ; elle ne développe chez les autres que des instincts de brute.

— Morale de clergyman ou de français, ma chère ! Toujours votre souci de justice et d'injustice ! Un homme est grand, pour moi,

dans la mesure où il se dévoue à une œuvre puissante. Sans doute mes voyous ne deviendront jamais des gentlemen, mais sur leurs instincts de brutes, comme vous dites, se bâtit l'Empire.

M[rs] Dingley avait hérité de ses aïeux français émigrés au dix-septième siècle en Louisiane un sentiment juste des caractères. Sa très grande admiration pour son mari ne l'avait pas aveuglée sur les limites de son génie : il était né pour enchanter l'imagination des hommes, non pour philosopher sur la guerre.

— Redoutez, dit-elle, d'être l'apôtre d'un impérialisme égoïste et dur. N'oubliez ni les arbres, ni les bêtes.....

— Je n'oublie rien du tout, ma bonne. Aucun romancier ne nous a dit ce qu'étaient les soldats de Wellington. On verra, dans mes livres, ce que sont les soldats de la Reine. Barr sera la patience, l'initiative, le sang-froid, l'humanité, la bonne humeur anglaise. Il fera comprendre les têtes rondes, les grenadiers du Mont-Saint-Jean, nos troupes de l'Inde et d'Égypte.

Il posa sa canne sur une table, déboutonna son manteau et s'approcha de la fe-

nêtre. Il habitait le cinquième étage d'un hôtel immense, d'où il dominait la vie de la Tamise. Quand la brume noyait le fleuve, les maisons et le quai, il pouvait se croire dans un phare. Son esprit nostalgique mit à la voile vers le passé : dans la Tamise arrivaient sur leurs dragons les Vikings; le meuglement des sirènes évoquait le son des trompes des rois de la mer. Celtes, Saxons, Normands, remontaient le fleuve; chacun apportait son secret : les uns, le sentiment du mystère, les autres, l'amour de l'aventure. Tous ces peuples s'étaient mêlés dans cette brume : oiseaux de tempêtes qui crient dans les vents du Nord.

Pour moi, comme pour eux, pensait le romancier, pas plus de limite entre le réel et l'irréel, le possible et l'impossible que de barrières dans le ciel : races de milans et de corbeaux! Les marchandises, dans le ventre de ces navires qui vont et viennent sur le fleuve, sont du pillage comme celles qu'emportaient jadis les Vikings. Seules les formes du pillage sont différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient il y a dix siècles. Les Vikings sont devenus des courtiers....

Les yeux de Dingley furent distraits par

des lumières qui vinrent à briller sur l'autre bord du fleuve. De la rue montaient les cris des annonciateurs des nouvelles du soir :

« Aller à cette lumière, se dit-il, là-bas, la troisième à gauche et la sixième en hauteur, surprendre l'animal humain qui habite ce rond lumineux ! Cet inconnu, qui demeure à quelques centaines de yards, est en vérité plus loin de moi que mon ami Simpson, le plus extrême des télégraphistes de l'Empire, qui vit là où meurt la dernière vibration du télégraphe au cœur forestier de l'Afrique. C'est l'heure où il allume — le brave garçon ! — en lettres électriques, qui s'ouvrent et se ferment comme des paupières, l'inscription qui domine la porte de son poste de bois : British Empire.... Sur quelles vies brillent ces lumières ? Elles surgissent dans la nuit comme des désirs. Quelle lampe abrite ce soir dans Londres la plus grande pensée, le plus beau sacrifice, le plus énergique espoir ?... Simpson a-t-il reçu la visite de notre ami Paget ? Et Paget que fait-il à cette heure ? A-t-il trouvé dans le pays des Boshimans le papillon nocturne à la chasse duquel il court depuis dix années ?

Ce lord possédait plus de cent immeubles dans la Cité ; Dingley calcula que si chaque maison avait cent fenêtres, c'était dix mille fenêtres éclairées qui payaient un tribut à ce papillon signalé dans l'ouvrage d'un voyageur allemand, et qui sans doute n'existait nulle part !

Le visage de Barr passa devant ses yeux. Dans quelle caserne son nouveau héros dormait-il sa première nuit de soldat ? Quel destin son imagination lui réservait-elle ?

Le tuerai-je ou le laisserai-je vivre ? se disait-il. La vie et la mort sont dans mes mains. Les personnages des poètes ont une vie autrement réelle que celle des passants dans les rues. Quelle carcasse plus dure que celle de Lear ? Ce gâteux nous enterrera tous...

Le téléphone sonna. Dingley courut au récepteur.

La nouvelle des premiers succès anglais au Transvaal avait soulevé dans Londres une délirante joie, à laquelle on put mesurer combien l'appréhension de la défaite, quoique dissimulée par orgueil, avait été grande. La chasse donnée aux paysans du général Cronje passionnait l'opinion. Tandis que les Boërs fuyaient avec leurs chariots où s'entassaient

femmes et enfants, le télégraphe enregistrait tous les détails de la poursuite. Depuis cinq jours un employé du *Times* téléphonait à Dingley les importantes dépêches et, depuis cinq jours, Dingley écoutait avec un intérêt féroce cette voix graillonnante de polichinelle qui débitait l'agonie de Cronje et de son armée. Il transmit à sa femme les nouvelles données par le téléphone :

— Ils sont terrés dans les berges de la Modder. Deux cents pièces tirent sur eux à la lyddite nuit et jour. Les voitures sont en feu. Au-dessus de la flamme montent des colonnes de poussière rouge.

Mrs Dingley allait et venait dans le salon, émue par ce massacre lointain.

Pendant le dîner, le téléphone sonna impérieusement. Dingley avait posé l'appareil sur la table, près de son assiette ; il écouta et s'écria avec un vif mouvement de joie :

— Ça y est...

— On l'a pris ? demanda sa femme.

— Non. Il s'est rendu, répondit-il avec mépris.

A ce moment, une immense clameur fit s'envoler une mouche posée sur une vitre. Dingley et sa femme se penchèrent à la fenêtre ;

la foule arrêtée devant l'hôtel poussa en l'honneur du romancier trois formidables hurrah et s'éloigna, éclairée par la lueur des journaux illustrés qui flambaient au bout des cannes.

— Voyez, Jane, dit Dingley en souriant, la croyance à l'envoûtement n'est pas morte ! Nos contemporains brûlent Krüger en effigie, comme au Moyen-Age on perçait d'une aiguille le cœur de son ennemi.

— Oh ! répondit-elle, nos instincts sauvages tiennent bon !

Dingley, ramenant d'un geste tendre sur le cou de sa femme l'écharpe qui avait glissé de ses épaules, répliqua :

— Tant mieux ! ma chère ; ce sont les plus beaux.

DINGLEY composa la première partie de son roman avec ses impressions londoniennes. Il y représentait une ville déprimée par les revers, angoissée dans l'attente des nouvelles, affolée par les succès. Les histoires d'embauchage se mêlaient aux scènes du *War-Office,* les cris de la rue au silence des âmes inquiètes. Maintenant, son imagination avait épuisé les ressources de Londres. Il croyait avoir observé et rendu

toutes les expressions neuves que la guerre avait fait grimacer à sa ville. Dans le second chapitre de son livre, il embarquait son héros à Portsmouth. Sollicité vers l'Afrique australe par son amour du changement et des hasards, il résolut de le suivre, de courir avec lui le Veldt, à la poursuite des cavaliers de De Wet et de Botha.

Il était romancier et plus encore un coureur de périls. A un reporter américain qui l'interrogeait un jour sur ses goûts, il répondit qu'il y avait en lui 0,4 d'artiste et 0,6 de l'homme d'aventure. Et il se plaisait à dire que si une fée lui avait offert un présent, il aurait pris le pouvoir magique de se transporter, à chaque minute de sa vie, sur le point du monde où se déroulait l'action la plus dramatique.

— Mais, lui disait sa femme, que verrez-vous en Afrique, que vous n'imaginiez ici, aisément ? Vous êtes mieux renseigné sur la guerre par le télégraphe que vous ne le serez là-bas par votre expérience.

Ce n'était pas l'avis de Dingley. Le télégraphe ne lui communiquait pas ces menus faits qui servent au romancier à donner l'illusion de la vie. Il ne connaîtrait jamais la vraie

physionomie de cette campagne, s'il ne la voyait de ses yeux et il voulait surprendre les formes spéciales que revêtaient, au Transvaal, la vie et la mort.

M[rs] Dingley ne s'habituait pas à cette curiosité inhumaine.

— Vous êtes incompréhensible, disait-elle. La douleur d'un chien écrasé par un cab, dans la rue, vous arrache un cri et celle des hommes vous attire.

Le goût du pittoresque anesthésiait la pitié du romancier. Il avait visité, dans l'Inde, des villages affamés, et le soir d'Omdurman, le champ de bataille jonché par les cadavres de quelques milliers de Derviches. Il se rappelait volontiers ces spectacles, comme les instants où il avait eu le sentiment le plus aigu de la vie et il n'avait pensé qu'à les bien voir, sans que nulle émotion troublât en lui cette sensibilité modérée des artistes qui arrêtent sur l'humanité le regard du chirurgien sur un patient. L'Afrique australe mûrissait pour lui une belle vendange.

Sa femme le pria vainement de réfléchir à la santé précaire de leur enfant et aux fatigues d'un long voyage, il résolut de partir.

Son embarquement fut un triomphe. Une foule immense sur le quai de Southampton acclamait le romancier, debout à l'arrière du paquebot, entre sa femme et son fils. Cette foule saluait en lui la conscience même de la race. Un profond sentiment d'orgueil saisit le cœur de Dingley : Shakespeare n'avait jamais connu cette ivresse. Soulevant son fils au bout de ses bras il le présenta à la foule. Les hourrahs devinrent frénétiques ; les chapeaux, les cannes s'envolèrent ; l'hymne national sortit spontanément de milliers de poitrines. L'enfant battit des mains. Mrs Dingley oubliait l'injustice de la guerre. Son mari était grand ! L'armée de Cronje vaincue, Prétoria prise, les massacres allaient finir, le sang bientôt n'arroserait plus les terres du Sud.

Dingley sentait frémir le corps de son enfant dans ses mains. Fier de ce petit homme, en qui s'agitaient tous ses instincts, comme de l'œuvre la plus vivante qu'il eût écrite, avant de le reposer sur le pont, il l'embrassa avec l'impression d'embrasser sa gloire. Cette minute resterait éternellement dans le souvenir de son fils ! Il demeura longtemps à contempler cette foule ivre de son art, ivre de lui, et la côte d'Angleterre qui ne fut bien-

tôt plus, dans l'éloignement, qu'une ligne brillante et recourbée comme une lame de faux.

INGLEY employa les loisirs de la traversée à gagner la confiance des passagers qui lui semblaient *« nutritifs »*. Il se méfiait de ses compatriotes, admirables dans l'action, mais les plus ennuyeux causeurs. Un jeune lieutenant irlandais, blessé à Colenso, et qui revenait prendre du service en Afrique, l'intéressa par sa jeune expérience de la guerre, et, chaque jour, avec la patience d'un opérateur, le romancier lui arrachait des souvenirs, à l'heure expansive du cigare.

— Les boulets, disait O'Reilly, touchaient le sol avant de nous arriver et rebondissaient. Chacun d'eux m'apparaissait dans l'air comme un point noir qui me venait dans l'œil. Il me semblait que les pointeurs ennemis me voyaient distinctement et me visaient. Idée absurde ! car nous étions séparés les uns des autres par des kilomètres. Je ne respirai librement que lorsqu'un bataillon d'infanterie vint s'interposer entre les Boërs et nous. Tout le feu se concentra sur les fantassins. A plat ventre, derrière un rocher, je

regardais la manœuvre de nos camarades comme un spectacle, et je pensais : « Chacun son tour. » Mais on nous commanda de nous porter en avant ; il fallut nous lever, nous mettre en selle, traverser, à découvert, quinze cents mètres. Vous ne pouvez vous imaginer l'état d'esprit du soldat qui court sous les balles d'un ennemi invisible. Il a l'air de courir à l'assaut, à la victoire. La vérité, c'est qu'il fuit.

— Alors, pour vous, précisa Dingley, la charge c'est une fuite en avant.

— Justement, répondit O'Reilly ; nul héroïsme dans la charge, mais le désir forcené de sauver sa vie. On pense : le danger est partout. Nulle raison de s'échapper ici plutôt que là. Alors, on avance, poussé par le sentiment que l'unique moyen de se délivrer de l'épouvante est de culbuter l'adversaire.

— Mais cela, c'est la peur, remarqua Dingley.

— Qui peut distinguer la peur et le courage? Une des pires souffrances de la bataille est le conflit entre l'instinct de conservation et le sentiment de l'honneur.... Je reviens à mon histoire. L'ennemi nous découvrit dans le

ravin où nous nous étions abrités et commença de nous cribler de mitraille. Nous ne bougions pas, et qui aurait vu à ce moment-là notre immobilité et notre silence, aurait pu croire que nous étions d'impassibles héros ; mais, quand l'ordre fut donné par le général de se défiler, nous obéîmes avec une hâte qui me permit de mesurer la profondeur de notre angoisse secrète. J'étais fourbu et pourtant nous n'étions pas restés plus de deux heures à cheval : l'angoisse morale avait épuisé toutes mes forces.

— Et vos hommes ? demanda Dingley.

— Les uns après les autres tous s'écartèrent pour satisfaire un besoin pressant.

— C'est le geste familier des armées en péril, remarqua Thibert (un reporter français, envoyé par l'*Illustration* dans l'Afrique du Sud et qui déjà avait rencontré Dingley au cours de la campagne contre les Afridis). Vous connaissez le mot de Courier, à propos des soldats du 1er Empire : « On ne saurait s'imaginer combien dans ce siècle de batailles il y avait de héros qui faisaient dans leurs chausses ».

— Parfait, dit O'Reilly, je me souviendrai de ce mot au moment du danger ; c'est un

bon moyen pour se distraire de la peur, d'arrêter son esprit sur des drôleries.

— Et quelles impressions quand vous avez été blessé ? poursuivit Dingley.

— Des impressions sans doute pareilles à celles d'un condamné à mort. Je ne pouvais m'empêcher de croire que ma blessure était mortelle. Sans doute des soins immédiats pouvaient me sauver, mais je me disais que personne ne viendrait à temps, parce que personne ne pensait à moi, et j'enviais ceux qui étaient morts sur le coup. L'homme en santé est rarement un héros, mais le blessé dompté par la douleur n'est plus qu'un enfant.

— Pourtant, vous reprenez du service ?

— Que faire à Londres? Je viens d'y passer quelques semaines. Le club, la chasse, le polo, rien ne m'y intéressait plus... Pardon, on m'appelle au tennis.

— Ces Irlandais sont curieux, fit observer Dingley à Thibert. Ils nous détestent, nous autres Anglais, comme des frères ennemis, et dans le péril, ils nous donnent nos meilleurs soldats. Nous nous réconcilions dans l'Empire.

— Tout le monde est impérialiste en Angleterre, n'est-ce pas ? demanda le Français.

— Oui, comme en France vous êtes tous nationalistes.

— Oh ! le nationalisme est un parti mort, une imagination de professeurs et d'écrivains. Le mot lui-même est un mot neuf. Il n'a cours qu'à Paris et dans les grandes villes de province. C'est un système, un regard sur le passé. Il n'est dangereux pour personne, tandis que votre impérialisme est un coup de filet sur le monde.

— Non, répondit Dingley avec une ironie anglo-saxonne ; nous ne sommes pas des conquérants ; nous sommes les aménageurs de la terre, des entrepreneurs qui construisent des maisons sur des terrains vagues, des télégraphistes, des conducteurs de locomotives, des chercheurs d'or, des éleveurs de moutons ; nous faisons les petits métiers ; nous sommes nombreux et pauvres ; nos terres sont arides ; il faut sortir de notre île pour vivre. Nous continuons une tâche que vous avez entreprise, il y a deux siècles, et que vous avez méprisée. Une dure besogne ! Vous autres, Français, vous avez préféré demeurer chez vous. Mais qui voudrait, sans y être contraint, quitter la belle France ? Nous sommes les Auvergnats du monde !

— Des Auvergnats un peu rudes....

— Eh ! mon Dieu, il faut bien être un peu rudes. Permettez que je vous rapporte un mot d'un de vos jeunes compatriotes qui m'a vivement frappé. Dans un voyage que je fis à Alger, sur un bateau de votre Compagnie des Chargeurs réunis, j'eus l'occasion de faire la connaissance d'un jeune bandit que votre gouvernement envoyait aux bataillons d'Afrique, pour avoir fait, un soir, le guet dans une rue de la banlieue, pendant que des amis à lui étranglaient une vieille dame. Il n'avait aucune honte à raconter son histoire. Je lui demandai s'il n'avait pas eu de remords pendant que ses associés opéraient : « Que voulez-vous ? me répondit-il avec un sourire céleste, dans la vie il faut bien avoir le cœur un peu dur ». Je n'excuse pas ce voyou, mais je le préfère, je l'avoue, à un garçon sentimental.

Archie interrompit la conversation du romancier et du dessinateur. Il demandait à son père de lui montrer la machinerie du steamer. Thibert, Dingley et l'enfant descendirent dans le ventre du navire, jusqu'à une étroite plate-forme de fer, d'où l'on voyait des bielles énormes, luisantes et silencieuses.

Archie demanda le nom de l'homme qui avait inventé ces machines.

Dingley lui répondit avec le sérieux dont il ne se départait jamais quand il parlait à son fils :

— Il n'a pas de nom, Archie.

— Il était très intelligent ?

— Très intelligent.

— De quel pays était-il ?

— De tous les pays, surtout d'Europe.

— Et quand vivait-il ?

— Il vit toujours.

— Où demeure-t-il ?

— Partout où l'on peut manger et boire.

— Quand est-il né ?

— Il y a si longtemps qu'il ne s'en souvient plus lui-même.

— Comment est-il fait ?

— Comme vous et moi.

— Le connaissez-vous ?

— Certainement.

— Vous me le montrerez ?

— Plus tard.

Dingley se réjouissait encore de l'apologue imaginé pour son fils, lorsqu'après avoir passé un smoking, il entra dans la salle à manger où il retrouva sa femme qui causait avec Thibert et Ted Cox, le plus payé

des reporters de guerre du Royaume-Uni. Le journaliste constatait que son métier était gâté par les coquins et les imbéciles. Et pour lui, c'était grand dommage, car il tenait en haute considération son emploi.

— Pas vrai, Thibert ? nos confrères sont des brutes.

Thibert répondit gaiement :

— Sans doute. Mais je les estime parce qu'ils risquent volontiers leur peau.

— En somme, messieurs, intervint Mrs Dingley en souriant, vous autres dessinateurs et reporters de guerre, vous réalisez le type le plus moderne d'héroïsme : le dévouement à la Nouvelle et à l'Image.

— Oh ! nous, répondit Cox, qui faisait avec ses lèvres, quand il voulait paraître modeste, la moue d'un homme qui siffle un œuf, nous ne sommes que des enfants. Thibert, qui a connu Jack Kurrachee, le mulâtre correspondant des *Daily News*, ne me contredira pas. Celui-là, Mrs Dingley, était, comme vous dites, un vrai héros de la Nouvelle et de l'Image ! La dernière photographie qu'il a prise est celle où l'on voit un canonnier blessé à mort à l'instant où il tire la ficelle de la pièce, la chute du soldat fait

partir le coup. Vous vous souvenez, Thibert?

— Parfaitement. Quand Kurrachee prit ce cliché, il était assis à dix mètres du canonnier sur la roue d'un caisson renversé. Le même obus qui démolit le canonnier envoya le pauvre Kurrachee dans l'autre monde.

— Alors, s'écria Dingley, votre mulâtre fut tué par le dernier obus qu'il photographia?

— Précisément.

— Impossible de pousser plus loin le dévouement à l'image.

— Vous n'avez jamais été blessé, Monsieur Thibert ? demanda Mrs Dingley.

— Mon Dieu, non.

— La Providence veille sur vous !

— La Providence ? c'est possible. Je n'y crois pas pour les autres, mais j'y crois pour moi. Ainsi je suis absolument sûr de mourir en France, en Beauce, dans mon lit.

— Et moi en Angleterre, dans le comté d'Essex, ajouta Ted Cox.

Le dîner était l'heure la plus gaie du jour. Beaucoup de ces gens rassemblés autour de la longue table, qui pelaient une poire ou râclaient un chester, avaient parcouru le monde, les uns en quête d'aventures, les autres par devoir

professionnel. Le vagabondage par toutes les terres, sur toutes les mers, n'avait pas affaibli chez les convives les différences de race, mais une grande courtoisie dissimulait les haines sous un vernis de politesse.

— ...... Et voyez, disait O'Reilly, ces Boërs ignorent jusqu'à l'usage de la brosse à dents et ils sont incapables de se servir de la hausse de leur mauser !

— J'ai entendu dire, répliqua Thibert, qu'ils remplacent avantageusement la hausse par le pouce de leur main gauche levé perpendiculairement au canon du fusil ? Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard, quand le bal sera fini.

— Diable ! une occasion perdue de voir autre chose que des mitraillades de nègres, de jaunes ou de cuivrés. Enfin on va voir des blancs contre des blancs !

Dingley ne suivait pas cette conversation ; penché sur la table, il apprenait de l'homme qui lui faisait vis-à-vis — un ancien agent de la Compagnie du Niger dans la Haute Bénoué — à quoi ce fonctionnaire occupait sa pensée pendant la saison chaude : étendu sous la tente il attendait l'heure où le soleil déclinant lui permettrait d'enlever son casque.

ES jours de traversée avaient été souvent pour le romancier des jours de travail fécond. Il avait écrit quelques-uns de ses plus beaux contes dans une cabine de paquebot. L'odeur de la fumée, la solitude de la mer, le tangage et le roulis, la puissance de la machine qui faisait trembler sa table de bois, l'entraînaient au rêve. Il espérait, pendant ce voyage, recréer en lui l'état divin d'une inspiration soutenue.

Dans le salon où il travaillait, sa femme jouait une suite de banalités musicales : valses, chansons de music-hall, fragments d'opéra. La qualité de la musique n'importait pas à Dingley : son imagination prenait son vol dans le bruit. Quand il n'était encore qu'un débutant de lettres, il avait loué une chambre dans une des rues les plus passantes du Strand pour entendre le fracas des omnibus roulant sur le pavé. En Tyrol, il s'était installé dans une auberge, près d'une scierie, dont le ronflement se mêlait à l'égouttis de l'eau d'une roue de moulin ; au Caire, il payait un griot soudanais, amené comme captif

par les troupes victorieuses du Mahdi, pour lui réciter d'interminables mélopées en s'accompagnant sur une sorte de lyre à trois cordes (il écrivait alors la célèbre histoire de ce maharajah élevé dans un collège d'Oxford qui finit par s'apercevoir qu'il ne pourra jamais être heureux, car le bonheur des Européens n'est pas pour lui, et le bonheur des Hindous n'est plus pour lui). Dingley avait fait asseoir le griot sur une natte, près de sa table, et pendant des heures, tandis que le nègre, la tête ceinte d'un turban ensanglanté, psalmodiait des aventures de guerre ou d'amour, que dans la rue les vendeurs de citronnade criaient, que les âniers juraient en martelant de coups de matraque l'échine de leurs bêtes, il avait décrit la nostalgie de son Hindou à la recherche de son âme.... Sa femme, médiocre musicienne, avait remplacé les omnibus, le moulin, la scierie, le griot.

Il en était à ce point de son roman, où il représentait la vie de son héros à bord du vaisseau qui l'emmenait en Afrique. Mais il connaissait mal les conditions où vivait un soldat, en mer. A Santa Cruz de Ténériffe, où le paquebot relâcha quelques heures, il visita un de ces transports sur lesquels l'An-

gleterre expédiait ses munitions, ses approvisionnements, ses chevaux, et ses hommes.

L'entrepont exhalait une odeur de crottin, de sueur humaine, de cuisine et de saumure. Les soldats s'y entassaient, les uns couchés, les autres debout; quelques-uns chantaient, d'autres fumaient; la plupart muets et immobiles; dans un coin, il y en avait qui luttaient; un boulanger puisait de l'eau dans le réservoir des latrines.

— Combien sont-ils ? demanda Dingley.

— Sept cents, fit le capitaine.

— Sept cents ! répéta avec stupéfaction le romancier.

Dans cet étroit espace, trois cents hommes auraient été mal à l'aise. Il parcourut les cercles de cet enfer en voyage depuis le pont jusqu'au fond de la cale où les litières des chevaux embarqués n'étaient séparées que par une barrière de bois des paillasses où couchaient les hommes, avec la tristesse que cette foule de soldats anglais fût aussi avachie que toute autre foule humaine, si inconfortablement traitée. Il croyait ses compatriotes d'un meilleur acier que les autres peuples du monde. Une de ses fiertés patrio-

tiques était de penser qu'entre toutes les armées, seule, l'armée anglaise était composée d'hommes libres et propres ; or, il cherchait vainement sur tous ces visages apalis des expressions de hardiesse et de joie ; il n'y lisait que cette désolation nostalgique spéciale aux yeux des bêtes encagées et qui l'émouvait plus que nul spectacle au monde, dans les ménageries. Il remonta avec un secret dégoût au salon où les officiers du bord qui avaient préparé un punch l'accueillirent avec cette admiration enthousiaste que tout Anglais avait pour lui.

Le capitaine du *Vulture* leva son verre.

— Messieurs, la Reine !

Dingley répondit gravement :

— La Reine ! Dieu la garde !

Il quitta le *Vulture* au milieu des acclamations. Les soldats qui avaient appris son nom se bousculaient vers le bordage pour le voir et ils chantaient une poésie guerrière qu'il avait composée. Le succès d'aucun de ses livres n'avait inspiré au romancier un si profond mouvement d'orgueil : des hommes allaient mourir, une chanson de lui sur les lèvres ! Intérieurement, les dents serrées, il reprenait le refrain. La chanson s'abattait

sur la mer, comme les ailes d'un gigantesque oiseau ; elle sortait des poitrines de ces jeunes hommes si pleine, si vigoureuse qu'elle semblait l'improvisation des soldats et des marins. Il se rappelait le moment où il avait eu l'idée de cette chanson, l'endroit où il l'avait écrite, la peine qu'elle lui avait coûtée. Il oubliait la saleté, l'inquiétude, le morne ennui, la fièvre que depuis Portsmouth jusqu'à Cape Town ce bateau traînait sur l'Océan et il rejoignit son steamer, des brins de paille et de foin accrochés à ses cheveux, ses bottines boueuses de crottin et de la fange des fonds de gamelle, enivré par la pensée que son art avait réveillé un moment des courages défaits, et qu'il était plus fort que la vermine, la misère et la peur de mourir.

Il surprit sa femme dans sa cabine, en jupon court, et comme il se penchait sur elle pour l'embrasser, elle s'écria :

— Vous sentez le cheval, mon ami !

— Imaginez, répondit-il, sept cents hommes dans un immonde baquet, pêle-mêle avec les chevaux, abrutis par la vie de bord. Quand j'ai quitté le bateau, ils se sont réveillés pour entonner une de mes chansons. Vous n'avez rien entendu ?

— Non, nous n'avons rien entendu.

Il fut contrarié que cette rumeur de gloire n'eût pas dépassé deux cents yards.

DINGLEY avait l'habitude de peindre ses compatriotes physiquement propres; il se résignait mal à les montrer dans la crasse d'une cale et d'un entrepont, sales, mal nourris, déprimés, plus semblables à ces moutons de la Plata embarqués à Buenos-Ayres qu'à des conquérants. De tous les animaux, l'homme parqué comme un bétail a la plus répugnante odeur. Le romancier s'ingéniait à inventer des récits où son héros se montrerait supérieur à sa fortune, il ne trouvait rien.

Pour rompre le charme de ces pages blanches ouvertes devant lui, il recourut à son inspiratrice ordinaire, une jeune Hindoue rencontrée, il y avait une dizaine d'années, dans une fumerie d'opium à cette enseigne : *La porte des 100.000 peines*. C'était elle qui préparait les pipes des habitués. Elle savait toutes les histoires des dieux et des héros, toutes les légendes de l'Inde. Quelques-uns des contes les plus célèbres du romancier n'étaient qu'une transcription des récits de cette fille maigre

aux yeux fixes. Elle s'était attachée, comme une esclave, à lui, à sa femme, à Archie. Dingley lui parlait toujours avec autant de cérémonie que s'il se fût adressé à une princesse. Elle était pour lui une Sheherazade hindoue, une Légende vivante, un esprit simple, rempli de contes de nourrice, soumis à la fatalité, l'esprit le plus pareil au sien qu'il eût jamais rencontré. Pour la vêtir, nulle étoffe assez précieuse, assez rare. Il lui réservait les tissus les plus imprévus, créés par la fantaisie des tisseurs japonais, hindous ou lyonnais, de larges pièces quadrangulaires qu'elle enroulait autour de sa taille. Dans ces soies légères, drapées à l'hindoue, suivant une tradition séculaire, jamais le même pli ne se creusait sur son corps. Ses cheveux noirs noués sur sa nuque brillaient sous un réseau d'or et contre ses tempes pendaient deux larges plaques d'argent ouvragé. Elle retenait négligemment du bout de ses orteils engagés dans un anneau de cuir d'étroites sandales de bois. Au bras gauche, elle avait trois bracelets d'ivoire.

Dingley s'approcha d'elle :

— Connais-tu l'histoire du fossé d'Amaritzir ?

— Oui, maître. C'est moi qui vous l'ai contée, il y a longtemps, avant la naissance de Master Archie.

— Je me souviens, à Calcutta, dans la fumerie.

— C'était là, interrompit-elle vivement. (Elle n'aimait pas rappeler la sordide auberge où elle présidait aux rêves de quelques brutes.) Tu te souviens de Chamba, près d'Amaritzir ?

Dingley revit aussitôt la plaine ardente sous le soleil, au pied des hauts Himalayas.

— Il y eut un jour une telle famine dans ce pays, poursuivit-elle, que presque toutes les femmes et tous les enfants périrent. Alors on résolut de construire le canal que tu as vu, pour amener l'eau des montagnes dans le pays de Chamba.

— Ce canal, ombragé de grands arbres ?

— Oui. En deux années le fossé fut achevé. Mais l'eau des lacs, enchantée par les Dragons, refusa d'y couler. La sécheresse avait été grande. La disette s'annonçait. Les Brahmanes prièrent tant les Génies de la pluie, qu'ils envoyèrent un nain pour faire savoir à quelles conditions ils permettraient aux eaux de couler dans le canal de Chamba : les Génies

exigeaient que la belle Harribakti, la fille du roi, suivît la berge du fossé, toute nue, jusqu'aux lacs, où elle se livrerait à leur prince. Les prêtres hésitèrent longtemps à accomplir leur message auprès du roi Djehangir.

Dingley, le menton étayé sur ses poings fermés, les coudes aux genoux, levait les yeux sur l'Hindoue assise, le buste droit, les mains à plat sur les cuisses, dans l'attitude d'une déesse d'Égypte. Elle disait :

— Trois jours et trois nuits les Brahmanes hésitèrent à accomplir leur message et ils n'auraient jamais eu le courage de paraître devant le roi Djehangir, si la foule ameutée devant le temple ne les avait contraints par ses cris. Ils sortirent derrière le grand-prêtre, et s'en allèrent vers le palais, la tête basse, comme des hommes qu'on mène à la mort. Le roi Djehangir les reçut dans la cour intérieure de son palais, dans la cour silencieuse où tous les jets d'eau s'étaient tus.

— Seigneur, dit le chef des Brahmanes, les Dragons veulent que ta fille, la belle Harribakti, remonte le canal jusqu'aux lacs.

Djehangir fronça le sourcil.

— Toute nue.

Le roi se leva de son trône.

— Sous les yeux de tout le peuple.

— Jamais ! s'écria le roi.

— Écoute, répondit le Brahmane ; tu n'as pas tout entendu.

— Qu'exigent-ils encore ? demanda Djehangir.

— Ils veulent qu'elle plonge au fond du lac où l'attend le Prince des Pluies.

Les jours suivants le roi épia le ciel, vers l'Ouest, pour voir si quelque nuage n'arrivait pas. Mais le ciel restait bleu et la famine ravageait la ville. Le peuple contraignit Djehangir comme il avait contraint les Brahmanes. Le roi dut expliquer à sa fille ce que les Dragons voulaient d'elle. La belle Harribakti était avec ses femmes dans la cour du palais, où le dernier jet d'eau bruissait encore ; elle devint plus rouge que la soie jetée sur ses épaules quand elle apprit qu'elle devait marcher, toute nue, sous les yeux de la foule ; elle devint plus blanche que le marbre de son trône quand elle sut qu'elle devait rejoindre, au fond du lac, le Génie des Eaux....

Dingley prêtait l'oreille à ce conte, comme il écoutait toutes les histoires, en poète positif pour qui toute parole entendue est une proie.

— Le roi Djehangir vit toujours, se disait-

il ; mais les hommes ne savent plus se reconnaître dans les personnages des légendes.... Ce roi Djehangir continue de vivre dans ce petit fonctionnaire anglais qui meurt d'ennui au fond de son poste perdu de Delhi ou d'Agra. Le soleil torride brûle le toit de sa maison ; il épie toujours si quelque nuage n'apparaît pas au ciel ; sa fille tremble de fièvre, et se nourrit de quinine.... Nul autre remède à sa langueur (les médecins l'ont dit) que l'air mouillé des hautes stations où l'attend le Prince des Eaux, à Simla ou à Darjeeling, aux grands hôtels des Himalayas....

Tandis que l'imagination du romancier accrochait les deux bouts de sa trame au présent et au passé, la vigie signala une escadre de guerre en route vers le Sud.

Dingley abandonna aussitôt l'Hindoue pour se mêler à la foule des passagers qui contemplaient à l'avant du navire l'apparition de la force britannique : vingt navires, masses lointaines, insectes sur la mer et qui portaient l'Angleterre et sa fortune. Impossible de rassembler plus d'énergie morale et de puissance matérielle dans un espace plus étroit.

Sur chacun de ces points noirs Dingley savait qu'il y avait tant d'hommes, tant de

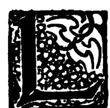
canons ; que toutes les besognes y étaient mesurées ; que du commandant au dernier boulon, hommes et choses avaient partie liée ; que depuis les torpilleurs projetés comme des antennes, jusqu'au croiseur qui fermait la marche, l'escadre formait un seul corps ; que l'espace calculé qui séparait les navires appartenait à sa vie ; que les signaux et le télégraphe liaient tous les mouvements de ses membres disjoints ; et qu'elle évoluait d'une seule pièce comme un monstre intelligent. Et il savait aussi que sur tous les Océans erraient des escadres pareilles, croiseurs et cuirassés, chiens de garde, dogues de l'Empire, qui imposaient à l'Univers le respect du plus humble citoyen anglais.

Comme les autres passagers, il s'abandonnait à une admiration confuse, mais il était sûr qu'un jour, à l'appel de son désir, surgiraient dans son esprit les images et les pensées par lesquelles il rendrait sensible aux yeux des terriens qui le liraient au fond d'une campagne ou bien dans un faubourg, la sublimité d'un tel spectacle. Et il ne savait ce soir ce dont il se réjouissait le plus, de la force de sa patrie ou de son propre pouvoir. Il montrerait les mers tendues comme un métier de

tisserand où les navires filaient pareils à des navettes, tissant la trame de l'Empire, et les flottes de guerre, bulle de volonté et de puissance humaine affleurant à la surface des eaux. A de tels récits ses compatriotes vibreraient comme des poteaux de télégraphe sous le passage du courant ! Il leur soufflerait l'orgueil d'être les derniers nés de l'Univers, de vivre la minute vierge qui n'a encore été vécue par personne. Et ce soir, à la proue de ce navire, lui-même il s'apparaissait comme un guetteur à la pointe du Temps.

L'îlot de Sainte-Hélène dont il aperçut, quelques jours plus tard, les rochers pelés et les arbres tordus, n'éveilla pas dans son esprit l'émotion soulevée par le passage de la flotte. Que lui importait cet étroit plateau, dernière patrie du héros vaincu ? Les conceptions de Napoléon avaient été courtes ; il avait étendu sa domination précaire sur quelques centaines de lieues d'Europe ; son ambition n'avait guère été plus relevée que celle d'un condiottere italien. Ce rocher perdu excitait moins l'imagination du romancier que le tombeau de Disraëli à Westminster, ou le gémissement de cette chaise que Cecil Rhodes, alourdi par une graisse malsaine, chevauchait dans l'Office

de la D. C. F. Cie pendant qu'il discutait un jour devant lui le plan d'une voie ferrée reliant le Cap au Caire.



ES collines qui étendent au-dessus de Cape-Town leurs lignes horizontales élevèrent un matin leurs terrasses sur la mer. Les passagers les contemplèrent avec curiosité ; nulle trace n'est restée de leurs regards plus que du sillage du navire sur les eaux. Le romancier regarda comme eux venir à lui l'Afrique et ce poème retiendra ce regard dans la mémoire des hommes.

« Si tu traverses le monde, demande-toi, ô voyageur, quel est le principe de la vie du peuple que tu visites et sans lequel il ne saurait vivre.

« Derrière la table de ces collines qui barrent l'Afrique comme avec une règle, deux peuples luttent. Les connais-tu, voyageur ?

« L'un deux s'enorgueillit de son ignorance et de sa rudesse, inhospitalier, inculte et bigot. Il vit dans ses vastes plaines, au milieu de ses troupeaux à peine moins sauvages que lui. Emporte ses chevaux et ses bœufs, il n'aura plus de raison de vivre.

« L'autre est le peuple le plus fortuné du

monde. Tu peux lui prendre toutes ses richesses, tu ne le dépouilleras pas. Mais si tu lui ravis l'action et le rêve, que les câbles qui ancrent au fond des eaux la verte Angleterre se brisent ; que l'Océan emporte notre île à la dérive et l'engloutisse dans les vagues déchaînées, il ne nous reste plus qu'à mourir. »



CHAPITRE II

DINGLEY loua pour sa femme, au bord de la mer, à quelques milles de Cape-Town, la villa de Dossieclipp, dans le bouquet de verdure et de fleurs qu'à son extrême pointe méridionale tend à l'Océan l'inhospitalière Afrique, puis il rejoignit le front d'armée. Gai départ! et qui rappelait au romancier les meilleurs jours de sa jeunesse, ceux où, reporter mal payé, il faisait prix pour quelque lointain voyage avec le capitaine d'un voilier!

Mrs Dingley ne voulut pas jeter sur cette joie l'ombre de son inquiétude. Elle s'était appliquée à n'être pour lui qu'un lien souple, une présence légère, une sûre amitié, le pavillon qui flotte sur un navire en marche.... Mais elle haïssait aujourd'hui cette curiosité qui emportait Dingley vers des spectacles odieux, et une jalousie secrète subtile et violente contre un art qui lui avait volé la meilleure part des sentiments de son mari se découvrait en elle.

Dans cette solitude, elle avait pour voisins des Africanders loyalistes dont le nom rappelait l'origine française ; elle leur rendit visite, poussée par le désir de découvrir chez eux un camarade pour Archie.

Le maître de la ferme de Rosendaal, Sir Pretorius Du Toît — tête orgueilleuse et dure de calviniste qui n'oubliait jamais, fût-ce au milieu de ses chevaux, qu'il avait été ministre au Parlement du Cap — appartenait au parti des Hollandais résignés à subir la domination britannique ; mais sa mère, qui avait passé son enfance et sa jeunesse dans les grands chariots que traînaient vingt paires de bœufs et qui fuyaient, à travers les espaces désolés de l'Orange et du Transvaal, des conquérants avides, nourrissait en elle la haine de sa race contre l'Angleterre.

Pourtant elle fut inclinée vers M[rs] Dingley par la communauté de leurs origines françaises et parce que, sous la réserve de sa voisine, elle devina du dégoût pour cette guerre. Entre elle et la jeune femme s'établit un de ces commerces gracieux, comme on en voit entre deux personnes d'un âge très différent et dont le secret demeure dans une confiante gravité. Elle accompagnait fréquemment à la

villa le plus jeune de ses petits-fils, David, et les enfants enlaçaient l'intimité des deux femmes dans leurs jeux.

Ils s'étaient observés d'abord avec cette défiance ingénue si vive chez les enfants de deux races ennemies; mais ils s'entendirent vite pour taper sur les Cafres qui se mêlaient à leurs plaisirs. Dans le sentiment de leur supériorité sur les nègres leur amitié prit son appui.

Un drame domestique s'engageait alors à Rosendaal. Quand la guerre avait éclaté, l'aîné des fils de M[r] Du Toît achevait ses études à Oxford, où son père l'avait envoyé s'initier à la culture européenne. Mais aux premiers coups de canon, le jeune homme s'était senti, sur cette terre étrangère, l'âme d'un prisonnier. Fuyant Trinity College, il venait de rentrer à Rosendaal et s'apprêtait à rejoindre dans le nord de la colonie les commandos boërs. Sir Pretorius s'opposait violemment à son désir. Dans cette lutte entre le père et l'enfant, la mère de M[r] Du Toît, qui ne pardonnait pas à son fils de s'être laissé séduire par les avantages d'une flatteuse situation politique et domestiquer par des fonctionnaires anglais, soutenait ardemment Lucas

qu'elle avait élevé aux récits de sa jeunesse errante.

Mrs Dingley n'eut qu'une fois l'occasion d'apercevoir l'aîné des fils de M^{r} Du Toît. Il était à cheval et dans ce cavalier, qui alliait la forte animalité boër à l'élégance d'un adolescent anglais, elle reconnut une si fière assurance qu'elle prévit le dénouement du drame qui se jouait à Rosendaal. Mme Du Toit ne lui dissimulait pas qu'elle souhaitait que son petit-fils prît la campagne. Mrs Dingley mesurait à ce désir combien l'âme de cette femme était loin de la sienne. Le patriotisme, au sens que confèrent à ce mot les peuples qui ont toujours été menacés sur leurs frontières, est un sentiment que l'Angleterre ne connaît point et que l'orgueil national remplace mal ; l'ardeur de cette vieille femme semblait à l'Anglaise inhumaine. Elle ne concevait pas qu'en aucune occasion elle pût sacrifier son fils à une idée si imprécise : la patrie. Elle considérait sa voisine comme d'un autre âge, un phénomène historique, une survivance de la vieille Europe, une contemporaine de ces gueux qui préféraient le supplice à la domination espagnole ou de ce Guillaume d'Orange qui ouvrait les écluses de ses fleuves

et noyait son pays plutôt que de subir l'invasion, l'image de tout un peuple, bergers et paysans, jeunes et vieux, qui, au delà de l'Orange et du Vaal, à la voix de Krüger, avaient pris leurs fusils et sellé leurs chevaux.... Ou bien Mme Du Toît n'était-elle qu'une vieille femme dont l'âge avait desséché le cœur? Le temps allonge sa puissance jusque sur nos tendresses....

Mrs Dingley se sentait si jeune pour souffrir! Le sentiment que son mari courait les hasards de la guerre affadissait pour elle la saveur de vivre. Elle redoutait cette hardiesse professionnelle du romancier qui lui faisait affronter tous les risques pour acquérir un de ces petits faits dont il amusait la curiosité d'un public avide.

La grande guerre était finie, la guerrilla avait commencé. Depuis des semaines Dingley accompagnait la colonne des Hussards de Garland lancés à la poursuite des commandos boërs.

« Un cheval qui saigne, écrivait-il, l'irritation des hommes contre un ennemi invisible, un coup de vent sur les sables, la recherche d'un gué, les discussions entre les cavaliers pour reconnaître à la marque des fers quel

régiment a déjà passé là, le vol des oiseaux de proie, les dialogues des chevaux au piquet, les propos des officiers, et, dans les rares engagements qui coupent d'un peu d'émotion la monotonie des jours, la joie de contempler la paix traîtresse du paysage, les kopjes couverts de rochers, de broussailles et de chardons argentés où, parfois, un obus qui éclate fait fleurir un léger nuage pareil à un pommier en fleurs, voilà les aliments de ma vie. Je vérifie une fois de plus combien les faits que peut saisir l'observateur le plus ingénieux sont misérables, et je ris de penser qu'on pourra croire que j'ai découpé dans mon expérience les scènes de la vie de Barr à la manière d'un journaliste de province qui taille dans le *Times* et la *Daily Mail* avec ses ciseaux ! La vie ne donne jamais que des détails menus — inestimables pourtant — et l'artiste promène à travers de médiocres aventures son imagination souveraine.

« Nous chevauchons à travers des étendues pierreuses où le clergyman attaché à la colonne veut reconnaître les traits des paysages bibliques!.... Dans la même journée, le pôle antarctique nous envoie ses vents glacés, le désert un simoun brûlant, les Tropiques la

queue de leurs orages, et le soir, pour nous distraire, tire du soleil un éblouissant feu d'artifice.

« Ces marches pendant des jours, des semaines, des mois au milieu de ces aridités ont une sobre grandeur. Les richesses invisibles de ce pays, où l'or court comme une eau souterraine, donnent une qualité mystérieuse à sa désolation inexprimable. Pas un de nos cavaliers qui ne le sente. Mais combien de fois donnerions-nous un filon d'or pour une source d'eau claire !

« Sous mon casque, derrière mes lunettes qui me protègent mal de la poussière, mon histoire s'organise. Barr, fils d'une vieille nation de marchands, donne l'exemple du courage chevaleresque à son adversaire ! Ces fermiers boërs ont une insurmontable répulsion pour le corps à corps, une peur ignoble de risquer leur peau, un amour furieux de la vie — plat sentiment de civilisé et qui dégoûte chez ces barbares !

« A ceux pour qui ma littérature est un refuge dans l'horreur des dimanches anglais ou qui dédaignent, pendant les heures lentes des trains, d'arrêter leurs regards sur les paysages en fuite, aux convalescents las d'avoir tourné

dans leurs chambres, aux écoliers de quinze ans, à ceux qui veulent en imagination prendre une revanche sur leur existence plate, qui étouffent dans un bureau ou surveillent un étalage de six mètres de long pendant dix heures du jour, à tous nos frères Anglais, qui promènent sur les Sept Océans leurs spleens et leur énergie, le roman où j'exhiberai mon voyou londonien s'offrira comme un puissant réconfort. On y boira le fort alcool de l'activité brutale; on y sentira l'ivresse de l'homme en qui se réveillent les instincts primitifs de violence et de lutte que la vie civilisée endort. Je le veux un chant rauque à la gloire des risques hardis et des patients labeurs. Une distance à couvrir, un ennemi à atteindre, une tente à dresser contre le vent y limiteront la vie; la mort n'y exhaltera d'autre sentiment que l'orgueil et la force. La guerre finie, quand Barr aura couru le Veld en tout sens, à la poursuite d'un ennemi insaisissable, il reviendra dans Londres, après s'être battu, vainqueur et ennobli. Mais voilà où je m'embarrasse. Qu'en ferai-je de cet honnête homme? Un salutiste, un gardien de square ? Retournera-t-il à la crapule d'où je l'ai sorti?.... Qu'il finisse comme il voudra, peu importe. Il aura

connu quelques heures d'éclat dans sa vie, cela est déjà beau pour un homme.... C'est une de ces minutes heureuses qu'est venu chercher ici un gentilhomme français — (philosophe, journaliste, écrivain, homme du monde, romancier, soldat) — M. de Villebois-Mareuil, dont je viens d'apprendre la mort. Il était accouru au Transvaal défendre la cause des Républiques, dégoûté du régime anarchique de sa patrie, et poussé, dit-on, par un désespoir d'amour. Sa fin héroïque ressemble beaucoup à un suicide. C'est en tout cas un sacrifice inutile. Il nous haïssait et pourtant on lui prête le regret de ne pas être né dans notre pays. Certes, chez nous il eût trouvé son emploi ! Ce type d'aventurier est encore ce que la France produit de mieux, mais rien n'est triste comme une énergie gâchée.

« Comment vivez-vous ? Que fait Archie ? Où en est l'histoire de Rosendaal ? »

Mrs Dingley répondait :

« Votre course dans le Veld, votre agitation, et tout ce que vous voyez, et tout ce que vous entendez ne vous apporte pas l'émotion que me donne la seule attente de vos lettres. Je vis plus que vous dans ma solitude. Croyez-moi, pas un des faits que vous prenez tant de

mal à recueillir ne vaut un sourire de votre fils, et votre gloire ne paiera jamais une seconde de mon inquiétude. Redoutez de devenir le cheval de manège des magazines. L'art ne saurait être le pain de la vie ; je vous laisse qu'il en est la fleur. Souvent, quand vous étiez près de moi et que vos yeux étaient arrêtés sur les miens, je vous ai senti à des milliers de lieues. C'est notre sort à nous, femmes des génies vagabonds, de ne vous posséder qu'à moitié. Votre femme et votre fils, que vous aimez plus que tout au monde, vous composent un univers trop étroit, hors duquel votre imagination vous emporte. Mais cette fois, vous êtes vraiment parti. Où vous trouvera cette lettre ? Vous la lirez avec joie et vous l'oublierez tout aussitôt. Vous êtes si sûr que vous nous aimez, que vous nous négligez toujours....

« J'apprends que lord Kitchner, pour empêcher le ravitaillement de l'ennemi, a imaginé de brûler les fermes du Veld et de réunir en de vastes camps les enfants et les femmes boërs. On dit ici que l'entérite, la typhoïde et les maux qui s'abattent nécessairement sur un troupeau humain mal logé, mal nourri, mal vêtu, font d'innombrables

victimes. Je m'attriste en songeant que vous vous penchez si complaisamment sur cette misère.

« Archie est heureux dans le parc de Dossieclipp ; David Du Toît est pour lui un délicieux compagnon dont vous aimeriez l'air hirsute et l'indépendance sauvage. Vous me demandez comment a fini le drame de Rosendaal ? Voici : La nuit dernière, Lucas Du Toît est entré dans la chambre de sa grand'mère, ses bottes à la main pour n'éveiller personne. Par ce que je vous ai rapporté de cette vieille femme et de ce jeune homme, vous imaginez ce que furent leurs adieux; et pourtant le spectacle le plus émouvant n'était pas dans cette chambre, mais dans la chambre voisine, où dormaient l'honorable M. Du Toît et sa femme. La mère de Lucas entendit son fils. Se lever, le serrer dans ses bras, essayer de le retenir ! Mais elle ne bougea pas, afin de ne pas éveiller son mari dont elle redoutait la violence. Du Toît est parti avec un domestique et les deux meilleurs chevaux. La sérénité de sa grand'mère m'épouvante : « Dieu est juste, m'a-t-elle dit, et Lucas ne peut mourir. »

« Découvrez, mon ami, des histoires à ravir pendant cent ans l'imagination des hommes,

mais un mot de vous me disant que vous reviendrez bientôt sera pour moi le plus beau conte. »

N misérable hasard vint détourner sur la tête de son fils les inquiétudes de Mrs Dingley.

Archie et David faisaient chaque jour, dans les limites du parc, une promenade à cheval. Un matin, ils apprirent que les juges de Cape-Town avaient condamné, comme traître, le fermier Van Huysum à être exécuté devant sa maison. Ils résolurent en secret d'aller voir le pendu.

Un furieux orage les surprit en route. Ils se réfugièrent dans une vente abandonnée ; par le toit défoncé de la cahute l'eau ruisselait sur eux. Archie, épuisé de fatigue, s'endormit, le nez dans la cendre que l'eau délayait en boue. M. Du Toït ne les retrouva que le soir ; Archie tremblait d'une fièvre qui ne le quitta plus.

Mrs Dingley télégraphia aussitôt à son mari de revenir ; mais personne ne connaissait au juste la route suivie par les hussards de Garland et ses dépêches restaient sans réponse.

Les mots ne peuvent exprimer la détresse de cette femme, dans cette villa étrangère où rien ne lui témoignait cette amitié que nos maisons savent nous montrer dans le chagrin. La vue des choses qui nous sont familières et dont nos peines ne troublent point l'ordre, nous est une assurance, que, comme elles, notre vie est à l'abri de tout changement; mais sous un toit de hasard, dans un pays inconnu, leur compagnie ne nous défend point.

Mesdames Du Toït lui prodiguaient les attentions les plus délicates; mais elle ne pouvait se défendre du sentiment injuste qui la portait à haïr en ces femmes une race qu'elle rendait aujourd'hui responsable de son malheur, et leur présence arrivait à lui devenir importune.

Son mari ne donnait aucun signe de vie. Elle sentait sa raison s'égarer à l'idée qu'Archie pouvait mourir avant même que son père fût averti de sa maladie. Et la pensée qu'en ce moment le romancier parcourait le Veld avec insouciance, qu'il était heureux, et que la distance, les communications difficiles, le télégraphe coupé, les étendues désertes, l'incertitude des mouvements des troupes, conspiraient

à prolonger un odieux bonheur, approfondissait son désespoir.

Enfin une lettre arriva. Dingley écrivait :

« Imaginez un amphithéâtre de collines, sur toutes ces collines placez des hommes, des canons, d'honnêtes maxims ; dans cet immense demi-cercle, des bœufs, des chevaux, des hommes : De Wett et son commando. Et toute notre armée se frottant les mains et disant : « Cette fois, nous le tenons l'Insaisissable ! » Depuis trois jours le Royal Berkshire, les Highlanders de Caméron, les Écossais gris, les Hussards de la Reine, l'infanterie légère du duc de Cornouailles le poussaient lui et ses hommes vers une passe étroite comme un goulot de bouteille que dominaient deux promontoires semblables aux pinces d'une tenaille ouverte. Et moi, j'étais magnifiquement placé pour bien voir, placé comme un dieu sur son nuage au-dessus des averses de schrapnells et de balles et de l'épaisse fumée qui montait du Veld dont l'ennemi avait allumé les herbes. Et je guettais le moment où ce troupeau éperdu, bêtes et gens, se briserait entre les deux collines sur les ronces artificielles tendues comme un filet d'acier. Pensez à une vague qui s'envole en mousse sur un

écueil ! Or, la vague ne s'est pas brisée. Vers le soir, De Wett alluma des brandons à la queue de ses bœufs qui foncèrent comme une trombe sur les fils tordus, arrachés, emportés avec les pieux. A la suite de ses bêtes, tout son commando est passé !

« Magnifique spectacle ! Votre ami Thibert est dans la joie. Il a pris quelques photographies admirables, aussi dramatiques que scientifiquement intéressantes : obus tombant au milieu d'une formation en ordre dispersé, — obus éclatant sur une voiture de munitions, — cheval sans cavalier éventré par la mitraille. Jamais on n'a vu reproduit d'une manière aussi saisissante des hommes et des bêtes immobilisés par l'effroi ou éparpillés aux quatre vents du ciel. Il était désolé, le pauvre garçon, de ne photographier que des Anglais — l'ennemi ne se laissant guère approcher — et il regrettait de n'avoir pas assisté à une de ces déroutes si riches pour les amateurs des mouvements tragiques, imprévus, inimaginables, auxquels se livre une humanité affolée ! Cette fois il a été bien servi et il pouvait raisonnablement se vanter, l'autre jour, quand il envoyait les clichés à ses journaux, d'expédier la guerre à domicile. Grâce à lui, le der-

nier boutiquier de Londres, de Paris ou de New-York aura une juste idée d'un carnage...

« Infortunés littérateurs ! la photographie leur fait une concurrence redoutable. Mieux que la phrase la plus pittoresque, une image d'un penny montre la position d'un corps étendu après la bataille, l'expression des visages des morts et l'indifférence des vivants. En serons-nous réduits à écrire des romans psychologiques, des adultères français ou des moralités slaves ? Dieu m'en préserve ! J'ai quelques traits, quelques mots, quelques silences, quelques actes aussi que nulle photographie ne reproduira jamais...

« Barr va bien. Il dynamite les fermes, mais il est paternel pour les enfants et les femmes. La guerre simplifie les êtres et les purifie. Il est propre. J'admire le soin avec lequel il se débarbouille dans les flaques d'eau de pluie. Dans le rang il a pris conscience de la solidarité qui doit lier les êtres. Décidément la Providence des voyous de Londres m'apparaît sous l'uniforme d'un sergent recruteur.

« Je me désole, comme vous, de la mortalité qui règne ici, parmi les enfants. Mais qu'y faire ? Si le général en chef les avait laissés eux et leurs mères dans les fermes, ils y se-

raient morts de faim. Que la responsabilité du sang versé retombe sur ceux qui s'obstinent à continuer la guerre avec un entêtement stupide. Toute maison demeurée debout serait un refuge et un rempart pour l'adversaire. Dites à Archie que je lui rapporterai un fouet boër long de neuf pieds et des boîtes à mitraille explosées... »

C'était le soir et l'heure où montait la fièvre. Archie, qui s'était assoupi, ouvrit les yeux, regarda sa mère, et, voyant une lettre dans ses mains :

— C'est père qui vous écrit ? dit-il avec une expression de joie.

Il voulut connaître aussitôt ce que disait la lettre. Mrs Dingley dut la relire à voix haute ; Archie écoutait, les yeux brillants d'admiration et de fièvre, la fuite de De Wett et de ses cavaliers ; mais sa mère ne put achever sa lecture, des sanglots lui montaient à la gorge et seule une femme qui sait son mari assis à une table de jeu, pendant qu'elle veille son enfant malade, a connu ce désespoir.

Soir inoubliable !... les cavaliers dressaient leurs tentes pour la nuit ; une locomotive couchée sur le flanc, ses cuivres ternis, sa poitrine défoncée, ses lanternes éteintes éveillait en Dingley le désir d'exprimer par des mots la forte vie qui avait bouillonné dans cette ferraille, le rêve qu'en cette minute, sur ce remblai, poursuivait cette belle guerrière, née dans les chantiers de Liverpool et blessée à mort, sous la Croix du Sud, au service de la Reine... Les Boërs, qui avaient nettoyé, comme les fourmis blanchissent un os, ces wagons de vivres et de munitions culbutés le long de la voie détruite, n'avaient méprisé qu'une denrée inutile : les lettres répandues sur le ballast, hors des sacs éventrés. Du bout de sa cravache, Dingley remuait ces pensées éparses qui portaient les timbres d'Angleterre, du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle Zélande, de l'Inde, de la Terre de Tasman, de Singapore, d'Égypte, des Bermudes, de tous les pays où l'Ile Maîtresse a des colons et des défenseurs, et qui s'étaient arrêtées là. Il avait ramassé une lettre

au hasard ; elle venait de Londres ; on l'avait jetée dans une boîte de la Cité, à tel jour, à telle heure ; l'adresse était écrite à l'encre verte, d'une main malhabile. Et Dingley se rappelle qu'il se dit : « Je vais savoir comment s'exprime, à cette heure, l'inquiétude chez des hommes de ma race. Si cette lettre ne m'apprend rien, en voici dix, en voici cent, en voici mille où je suis sûr de découvrir un mot si profondément humain que les hommes en me lisant se diront : « Où donc Dingley a-t-il trouvé cette pensée ? Cela ne s'invente pas. » Mais, lorsqu'ayant déchiré l'enveloppe, il lut ces mots : « Mon bien aimé Dick », il fut pris d'un scrupule, et ne lut pas plus loin.

A travers la partie du bivouac occupée par les prisonniers, — femmes, enfants que la colonne avait enlevés à leurs maisons détruites, — il revint à la ferme en ruine où les officiers faisaient sauter avec leurs couteaux le couvercle des conserves. Sur un piano, que n'avaient pu emporter les anciens maîtres de cette ferme, et qui, dans l'herbe sèche, plus que ces murs dynamités et la locomotive abattue exprimait la désolation de la guerre, un lieutenant jouait la musique d'une ballade d'Écosse :

« Écosse, verte Écosse nous nous souvenons de toi. »

Des mélodies populaires chantées à mi-voix s'élevaient autour des foyers, soutenues par la musique touchante et vulgaire d'un accordéon.

La nuit qui tombait sur cette plaine y composait un spectacle dont aucun de ces cavaliers ne pensait à s'émouvoir — beauté à jamais perdue, si Dingley ne l'avait hébergée dans ses yeux.

Les gens penchés dans les cafés d'Europe sur les journaux illustrés pouvaient-ils imaginer le repos de cette halte, la rude joie de la discipline ? Aucun souci ne troublait la magnifique jeunesse de ces cavaliers. L'humidité des villes ne les pourrissait plus, ni les besognes serviles. Que pourraient faire à Londres, à cette heure, ces hommes libres ? Attendre à la porte d'un asile de nuit, acheter un penny le droit de dormir le front sur une corde, surveiller une machine, additionner des chiffres, s'abrutir dans une taverne, courir après Vénus dangereuse ? Où fumeraient-ils avec tant de sérénité leur pipe ? Où videraient-ils avec une plus parfaite insouciance le fond d'un gobelet de wisky ? Qu'avaient-ils donc de

si précieux à leur offrir les pacifistes imbéciles qui larmoyaient sur leur sort ? Ces gens vivaient ici la seule vie naturelle aux hommes, d'aventure et de guerre, insoucieux des heures qui fuient, et pareils à ces Indiens Puri qui n'ont qu'un seul mot pour hier, aujourd'hui et demain. A l'aube ils partiraient, ne laissant derrière eux que quelques pierres noircies....

Ce fut à ce moment que, dans ce bivouac de hasard, une nouvelle frappa Dingley comme une balle perdue, une nouvelle très humble, qui ne touchait pas au destin de l'Empire et qui ne pouvait ailleurs, dans le monde, émouvoir personne : son fils malade, sa femme le rappelait à la côte.

Alors il ne vit plus dans ces solitudes et cette nuit qu'une bougie allumée au chevet d'un enfant.... Ces immenses territoires de l'Orange (terres à colons, mines d'or, champs de diamants, villes possibles) ne furent plus pour lui que des lieues et des lieues à franchir. Vingt fois, le long de la voie détruite où il était revenu, attiré par ces rails qui s'en allaient vers le Sud, étape par étape, il refit le compte des heures qui le séparaient de la côte — calcul minutieux et stupide, puisqu'il était à la merci de tous les hasards de la guerre.

La station de Klipsdrift n'était éloignée que de vingt milles. Dans l'espoir d'y trouver un train à l'aube, Dingley fit seller son cheval, un alezan éborgné, sans queue, — bête boër échappée, qu'un cavalier lui avait vendue — et prit congé des officiers, surpris d'un si brusque départ ; mais pas un d'eux ne se départit de cette réserve que le romancier estimait pour une des qualités les plus rares de sa race, et ne s'inquiéta de savoir pour quelle raison il abandonnait la colonne. Le major lui offrit un guide qu'il refusa, redoutant une présence importune.

— Merci, dit-il, les chevaux crevés marquent la route.

La Croix du Sud qui brillait au ciel éclairait cette vaste plaine sans un arbre, sans un buisson, sillonnée de dunes de sable à peine de la hauteur d'un homme et qui donnaient à ces solitudes l'aspect d'une mer dont les vagues se seraient durcies. La piste qu'il suivait, souvent parcourue par des colonnes et des convois, était jalonnée de charognes. Parmi tant de bêtes tombées, quelques-unes achevaient de mourir ; au passage du cavalier elles relevaient la tête en hennissant, ou bien se dressant sur leurs jambes, la crinière au

vent, s'enfuyaient éperdues, pour s'abattre plus loin. Les foyers rougeâtres d'où montait une épaisse fumée marquèrent, quelque temps, l'emplacement du bivouac et s'éteignirent....

Celui que le hasard a fait naître dans un village d'où il n'est guère sorti, s'il a couru la nuit chercher un médecin à la ville, celui-là a fait la chevauchée de Dingley dans le Veld. Il marchait penché sur son inquiétude, comme un homme qui protège contre un grand vent la lumière de sa lanterne. Jamais il n'avait imaginé que cette guerre pût avoir une influence sur sa propre destinée; il jouait avec la Fortune une partie qu'il gagnait toujours, et il attribuait la constance de son bonheur à sa propre volonté, assuré que de fermes desseins sont plus forts que les complots du hasard. Contre lui la Fortune ne pouvait rien; elle trichait au jeu, en s'attaquant à son fils!

Son cheval sorti de la piste errait à l'aventure; soudain, il s'arrêta net. Dingley mit pied à terre; le sol fraîchement remué s'enfonçait sous ses pas, sa botte découvrit le visage d'un homme enterré dans la boue. Sans doute un combat récent s'était livré là. Il mena quelques minutes sa bête par la bride; ses pieds se décollaient difficilement de la terre humide;

il avait l'impression d'écraser des têtes, des poitrines, des mains, et que les morts le tiraient par les bottes.

Ceux qui le lisaient à cette heure pouvaient-ils l'imaginer seul dans ce charnier, halant une bête fourbue ? Il y avait tant de lieux dans le monde où il aurait pû être à l'abri, ce soir, — les cabines des transatlantiques, les bungalows de l'Inde, son appartement à Londres, la villa de Dossieclip où vivaient sa femme et l'enfant malade. Pourquoi était-il justement en ce coin perdu? Cela s'expliquait par la plus simple logique; mais la logique donne-t-elle la raison de rien? C'était sur elle qu'il avait bâti ses contes les plus fantastiques. Il voyait clairement la suite des événements qui l'avaient conduit là, sans arriver à comprendre comment il s'y trouvait, pareil à un négociant failli qui obtient vingt fois le même total à son compte et se refuse pourtant à admettre la justesse de son calcul. Le lendemain il apprit qu'un petit engagement s'était livré en cet endroit, et que deux hommes avaient été tués. Sous l'impression de l'effroi et de la nuit il s'était imaginé patauger dans une sanglante bouillie quand il marchait dans une terre détrempée....

Il se remit en selle ; son cheval dressa la

tête comme une bête qui s'oriente, et l'emporta au galop derrière une butte de sable. Une ferme dynamitée dressait là ses murs solitaires.

— C'est toi, Piet-Rétif? fit une voix dans le jargon boër.

L'angoisse qui étreignit alors Dingley fut semblable à celle qui l'avait saisi le jour où, s'étant engagé sous un tunnel pour abréger sa route, il avait aperçu, tout à coup, devant lui, les lanternes d'un train. Hypnotisé par les phares de la locomotive, il était demeuré sur place et les wagons où ses compatriotes lisaient des journaux déployés avaient passé à quelques pouces devant lui. Même arrêt de sa vie, même durée éternelle du temps! Il enfonça les éperons dans le flanc de sa bête qui se câbra et resta sur place. Le paysan avait empoigné le cheval par le mors et, prenant Dingley à son costume pour un officier anglais en reconnaissance, il le conduisit dans la ferme qui servait cette nuit de refuge à un commando.

Contre une lézarde qui fendait le mur, un jeune homme fumait une courte pipe; il pria Dingley de vider ses poches, suivant l'usage de la guerre.

Les moindres jeux de l'ombre et de la

lumière que projetait une lanterne sur les murs de cette ruine, où l'on découvrait encore la trace des meubles déménagés, le froissement des corps qui se retournent, étonnés dans leur sommeil par le bruit des voix, sont des souvenirs aussi présents à l'esprit du romancier qu'aux yeux d'un enfant les images du livre où il apprend à lire, et leur pittoresque l'intéresse ; mais quand il revoit sous les yeux de cet homme devenu son maître, la dépêche où sa femme lui apprenait la maladie de son fils, il sent encore son humiliation.

Depuis les jours lointains où, traînant à Londres ses dix-huit ans affamés, il essayait de deviner dans les yeux des directeurs de journaux s'il recevrait quelques shillings des contes qu'il offrait, Dingley n'avait épié, avec une pareille angoisse, ce que peuvent trahir de ses pensées les deux yeux d'un homme, et sa haine d'adolescent contre ces marchands d'écriture, de qui dépendaient ses repas, il la sentait réveillée, fraîche et vivace, contre cet ennemi qui le tenait dans sa main.

— Il sait qui je suis, pensait-il, de quelle ardeur j'ai poussé à la guerre, et que je suis un précieux otage. Archie peut bien mourir, je ne le verrai plus....

Le chef du poste lui remit alors ses papiers et dans le meilleur anglais :

— Je ne m'attendais pas, Monsieur, à recevoir, cette nuit, le premier romancier de l'Angleterre.

Comme tous les hommes dressés à user de l'ironie, Dingley supportait mal qu'on la tournât contre lui ; mais le même orgueil qui se taisait devant les propositions dérisoires des directeurs de journaux, fit qu'il ne répondit rien.

— Pauvre Archie ! dit le jeune homme, en tirant une bouffée de sa pipe. Et qu'a-t-il donc le cher boy ?

Dingley stupéfait, le regarda. L'accent de ces paroles était d'un homme qui connaissait son fils. Le Boër se présenta :

— Permettez-moi, Monsieur, de vous dire mon nom. Je m'appelle Lucas Du Toït. Mon père est à Dossieclip le plus proche voisin de Mrs Dingley, et mon frère le camarade de jeux de master Archie.

Parfois l'imprévu de la vie frappait avec tant de vigueur l'imagination du romancier, qu'il se figurait avoir déjà suivi toutes les sinuosités de l'événement, à mesure qu'il se déroulait. Ainsi ce soir. Il lui semblait qu'il

avait déjà rencontré ce jeune Boër, dans cette même ferme dont il reconnaissait chaque lézarde ; cette voix qui venait de prononcer le nom d'Archie avait déjà frappé son oreille, surprenante comme un coup de gong au milieu du sommeil ; et il savait de toute éternité que ce jeune homme était Afrikander, un sujet de la Reine révolté, qu'il avait été élevé à Oxford, que son père était un ancien membre du Parlement du Cap et qu'il était parti contre sa volonté. Pourtant son expérience imaginaire ne lui révélait pas si on le laissait partir, et comment finissait cette aventure. Mais dès que le Boër lui eût dit :

— Vous pouvez dormir, vous êtes à deux heures de Klipsdrift. On vous y conduira à l'aube, — il lui parut aussitôt que cela encore il le savait et qu'il ne pouvait en arriver autrement..

Couché sur la terre nue, il ne dormait pas. Il lui semblait qu'il avait cessé de s'appartenir, qu'il était devenu l'affranchi d'un homme — cela pour avoir passé une nuit, dans cette ruine, en ce lieu perdu, prisonnier de paysans endormis, dont il n'avait pas même aperçu les visages.

Un étonnant silence enveloppait cette mai-

son et qui ne ressemblait à aucun des silences que, sous d'autres cieux, il avait épiés — sans doute, pensait-il, parcequ'en ce lieu du monde, les étoiles sont si brillantes qu'elles entraînent l'âme dans leur domaine vertigineusement tranquille ; mais, en réalité, parce que son inquiétude exaltait le silence. Devant la ferme, une sentinelle allait et venait, éteignant dans sa main fermée la lueur de sa pipe.

Dingley ne distinguait de Lucas Du Toît qu'une forme confuse roulée dans un manteau et des bottes boueuses éclairées par la lanterne. Ce jeune homme avait eu pitié de lui : Dingley ne le lui pardonnait pas. Il ne haïssait rien tant que la pitié et il était secrètement humilié que l'on parût attacher si peu de prix à sa capture. Y avait-il pourtant un homme de guerre qui pesât de son poids dans les destins de l'Empire ?... Seulement il ne s'avouait pas que la certitude qu'il avait de partir demain au petit jour permettait seule ces considérations inopportunes sur son honneur.

Il s'endormit sur cette rancune, et à mesure qu'il s'enfonça dans le sommeil il devint le jouet d'un souvenir fantasque. Il errait dans une campagne d'Irlande, au fond du Connemara sauvage. La colline et les arbres qui

dressaient dans l'air humide leurs branches noires avaient fondu dans l'éloignement, le soir et la brume, et il était perdu loin de l'hôtel de brique et de bois où il dînerait à cette heure, si le démon qui le poussait à visiter ces campagnes ne l'avait entraîné dans cette forêt de pluie. Plus de ciel, plus de sol, plus de bruit ; il se laisserait tomber dans cette boue, s'il n'était sûr qu'un jour, dans un pays de soleil, le souvenir de cette course à travers ces solitudes noyées, ne serrerait son cœur du désir nostalgique de revenir encore une fois courber l'échine sous les averses d'Irlande. Le hasard fit passer là une route ; un fermier, au bord d'une ornière, réparait à la lueur d'une lanterne sa bicyclette démantibulée ; et Dingley se trouva soudain dans la maison du paysan, qui ne possédait que deux lits, celui de sa femme et celui de ses deux filles. Le fermier fit lever ses filles. Dingley se coucha dans leurs draps chauds. La pluie battait toujours la maison ; à travers la cloison de planches il entendait le rire étouffé des jeunes filles. Il s'endormait dans le bruit de leurs voix et la tiédeur de leurs corps....

A la pointe de l'aube tous les paysans

étaient debout. Tandis qu'ils s'empressaient autour de leurs chevaux, Dingley, dans la cour de la ferme, stupide comme un homme inactif au milieu de gens affairés, attendait la permission de partir.

Un enfant d'une quinzaine d'années vint à lui, deux chevaux en main.

— Voici votre guide, dit Lucas Du Toît, en s'approchant du romancier.

Dingley se demanda comment il convenait qu'il remerciât le jeune homme ; il finit par lui dire :

— Je donnerai, Monsieur, de vos nouvelles à votre père.

— Inutile, répliqua Du Toît. Elles n'ont rien pour lui plaire. Au revoir, Sir.

Il lui tendit la main et Dingley dut subir la politesse du jeune vainqueur.

Le soleil semblait à l'horizon un gros œuf d'or pondu sur le Veld. Le sentiment de sa liberté, la gaîté du jour, le trot alerte de son cheval emplirent quelques minutes Dingley d'allégresse, et dissipèrent ses effrois de la nuit, ses rancunes envers un ennemi trop généreux.

Bientôt le soleil ne fut plus retenu à la terre maternelle que par un cordon de lumière do-

rée ; au loin, le commando de Lucas Du Toît ressemblait à une troupe de rats trottant sur la plaine.

Enviable destin ! pensait Dingley. Ce jeune homme court un beau risque. Sujet de la Reine et rebelle, si on le prend il sera pendu. La nouvelle de la guerre l'a surpris là bas, à Oxford, à Trinity College. Il n'était qu'un enfant, cette nouvelle en a fait un homme, comme une heureuse goutte de pluie fait éclater un bourgeon. Il a quitté ses amis, la Tamise et les jeux, l'Angleterre qu'il aimait sans doute, comme tous ceux qui ont fait l'épreuve de sa généreuse hospitalité. Il est accouru se battre, avec une admirable ingratitude. A tout ce que nous lui donnions — le bon vieil esprit d'Oxford — il a préféré la rudesse des paysans de sa race. Il fait contre nous l'épreuve de toutes ses forces d'amour et de haine. Et le voici qui parcourt le Veld depuis des mois, sa pipe anglaise à la bouche, un cheval entre les jambes et un fusil sur le dos. Magnifique entrée dans la vie ! Il est jeune et il commande. Ce sont les deux mérites suprêmes. Je n'ai ni l'un, ni l'autre. Mon commandement à moi est tout spirituel, c'est une autorité obscure, lâche et féminine, et dont

je ne saisis jamais sur le vif les effets. Ces jeunes lieutenants que je rencontre partout et qui m'écoutent si avidement, comme leur admiration se méprend ! Qu'ai-je à leur dire ? Leur expérience est plus âpre et plus riche que la mienne. Ils dominent des gens racolés partout, venus on ne sait d'où, sans papier d'identité, sans extrait de casier judiciaire, bons et mauvais, héroïsmes latents, âmes à tout jamais dégradées. Quel apprentissage !

Et tandis qu'il s'abandonnait au galop de son cheval, le romancier se disait que peut-être il avait gâché sa vie et qu'il eût été plus heureux si, méprisant la littérature, dès sa jeunesse, il était devenu un de ces officiers, blancs-becs investis aux yeux des hommes qu'ils commandent d'un prestige indiscuté et qui trouvent dans leur métier une si belle excuse de vivre.

— Nous sommes arrivés, Sir, fit le guide arrêtant son cheval d'un coup de rêne et désignant du doigt un arbre grêle, qui ressemblait à un peuplier, le seul qui se dressât dans cette plaine. Il n'y a plus à se tromper, dirigez-vous sur l'arbre.

Dingley allait repartir au galop, mais l'enfant retint son cheval par la bride.

— Excusez, Sir, c'est un de nos chevaux que vous montez.

Dingley le regarda étonné, incertain s'il descendrait de sa bête, ou si, d'un coup de cravache, il ferait lâcher prise au garçon ; mais il réfléchit qu'en effet cette bête n'était pas à lui.

Il mit pied à terre ; l'enfant tournant bride s'éloigna prestement avec les chevaux.

Le guide avait calculé la distance à la manière des paysans pour qui le temps n'est de rien. Dingley marchait depuis trois quarts d'heure dans un terrain sablonneux et la gare de Klipsdrift n'apparaissait pas encore. Le soleil déjà haut brûlait son visage en sueur.

Rien n'accrochait les regards dans ce désert que l'arbre, un fragment du rail de la voie ferrée, des poteaux de télégraphe, et les fils étincelants. Sur ces fins rayons de cuivre l'inquiétude de sa femme était venue hier jusqu'à son cœur ; avaient-ils encore ce matin frémi pour lui ?... Son esprit d'artiste, de sauvage et d'enfant qui anime toute chose et crée continuellement à son usage une mythologie, humanisait ces rayons de métal et il leur adressait intérieurement un cantique de louange, comme s'il eût pensé se les rendre propices :

— Fins cheveux, nerfs de cuivre, rayons de lumière, cordes d'une lyre qui résonne sur toute la terre, harpe d'or où la joie et la douleur jouent la musique même de la vie, que me réservez-vous ?...

Le sifflement d'un train qui monta au-dessus du Veld comme une fusée rompit ces litanies où Dingley essayait d'endormir sa douleur. Il se mit à courir, furieux d'avoir abandonné son cheval, et cédé à un mouvement d'honnêteté imbécile; mais il s'essouffla vite et dut reprendre le pas. Les coups de sifflets du train devenaient plus pressants, se pourchassaient sur la plaine comme des hirondelles avant l'orage. Dingley accourait à leur appel.

Il atteignit le bord de la voie, entre deux poteaux où s'enroulaient les fils rompus du télégraphe : c'était l'espoir d'une dépêche que, cette nuit, l'ennemi avait brisé; il ne s'arrêta pas à ce regret et continua de courir entre les rails vers la locomotive dont il voyait de loin briller les cuivres et qui hennissait comme une jument au piquet. Il arriva ruisselant, hors d'haleine, à la station pour y apprendre que l'ennemi avait fait sauter un pont à dix milles de là, et que la locomotive partait seule afin de reconnaître la voie.

Réfugié dans l'ombre d'un hangar, sur une prolonge d'artillerie démantibulée, Dingley attendit le retour de la machine. Il se sentait faible, misérable, vieilli. Il n'avait de force que dans son cerveau, de puissance qu'au milieu des hommes. Hors des villes, il était sans pouvoir. Minutes arides et décolorées où son imagination ne jouait plus, où il sentait l'usure de sa vie, — dents gâtées, cheveux plus rares, rides multipliées, espoirs moins hautains, — où toutes les voix de son corps lui criaient : « Tu es un vaincu ! » Comme il se tournait avec effroi vers sa jeunesse, vers cet été où il accompagnait dans la Haute-Égypte son ami le dessinateur aveugle, qui, déçu par l'amour d'une niaise petite fille, avait voulu sentir encore une fois, avant de mourir, sur sa nuque, le soleil ardent et, sur son visage ombragé par le casque la réverbération des sables. Alors, il s'ébrouait librement dans le monde comme un poulain lâché dans un champ. Bêtes, hommes, villes, océans, déserts étaient du pillage pour ses yeux. Jamais il ne laissait derrière lui un regret, un amour, une part de son cœur.... Et sournoisement une sorte de balance s'établissait dans sa pensée entre ce que l'amour lui avait donné et ce qu'il lui avait pris. Sa femme

d'abord, son fils ensuite avaient conspiré pour réduire chaque jour son horizon; dans ces tendres intimités, sa vie avait perdu son éclat aventureux. Il laissait aller ses regrets sans penser à les retenir, comme des nuages qui jetaient leurs ombres sur les eaux profondes de sa douleur. Pour enrayer ces irritantes rêveries, il s'obligea à une gymnastique mentale qui souvent lui avait fourni des traits d'une exactitude imprévue. Il choisissait autour de lui un objet, le fixait longuement et cherchait le mot qui rendrait son apparence sensible. Cette fois il observa, jusqu'au retour de la machine, les combinaisons géométriques des ombres portées par le soleil sur le sol diamanté d'éclats de charbon. Efforts stériles pour tromper l'attente et qui ne réussissent jamais! Il croyait s'intéresser à la forme de ces ombres, or il savait bien qu'il y était indifférent et qu'il n'avait d'attention qu'à sa douleur!

Mais pourquoi s'attarder à ces jeux fiévreux où Dingley essayait de s'oublier lui-même jusqu'au moment où le train l'emporta, un train qui le désespéra aussitôt par sa lenteur?

Le ballast de la voie récemment réparée n'était pas sûr. La machine glissait sur les

rails comme un méchant rabot sur une planche noueuse. Parfois elle stoppait en pleine campagne. L'ennemi avait-il surpris le train? Hier encore Dingley se serait estimé heureux s'il avait eu la chance d'assister à l'attaque d'un convoi; aujourd'hui il était le plus nerveux des voyageurs. Pourquoi le train s'était-il arrêté là? Impossible de le deviner. Aux approches d'un pont, la locomotive ralentissait encore sa marche : les passerelles de fortune étaient si légères qu'un train à l'allure de vingt milles les eût écrasées. De loin en loin, les murs d'une ferme à laquelle la dynamite et l'abandon donnaient l'aspect de la plus vénérable ruine.... Parfois, des troupeaux de bêtes en fuite.... Et cette terre que le romancier parcourait depuis des semaines semblait s'être réservée le jour où il serait malheureux pour lui découvrir sans voile toute l'horreur de ses solitudes.

Dingley s'assoupit sur sa chaise longue dans la manière de niche que la complaisance du chef de gare lui avait ménagée entre des caisses de munitions. Des cris et le piétinement d'une troupe d'hommes l'éveillèrent. Une nuit constellée d'étoiles s'étendait sur le Veld; au bord de la voie, des soldats se par-

tageaient des cartouches qu'on leur lançait d'un wagon, par paquets ; un homme, la chemise ouverte, était étendu à terre, et des cavaliers, autour de lui, discutaient vivement avec le conducteur du train.

— Que voulez-vous que nous en fassions ?

— Ce que vous voudrez. Je n'ai pas de place. On n'aurait pas fini s'il fallait ramasser tous les blessés !

— Mais il ne peut se tenir en selle !

— Voyez, Sir, dit alors un cavalier prenant Dingley à partie, n'est-ce pas honteux d'abandonner un homme dans cet état ?

Et il raconta qu'il était campé avec ses compagnons à vingt milles de là, qu'ils venaient en corvée, et que, chemin faisant, ils avaient essuyé une décharge de Boërs embusqués ; personne n'avait été atteint qu'un cheval et le pauvre diable couché là.

— Où êtes-vous blessé ? demanda Dingley à l'homme étendu qui suivait cette dispute avec des yeux épouvantés.

Le soldat ouvrit la bouche ; aucun son n'en put sortir.

— Sir, reprit le cavalier, il comprend tout ce qu'on lui dit, mais il ne peut pas parler. La balle, qui a pourtant à peine effleuré son

dos, lui a coupé la parole. Voyez, Sir, une blessure de rien.

Il releva doucement le blessé et, par l'ouverture de la chemise déchirée, Dingley aperçut au milieu du dos une rainure sanglante de quelques millimètres.

— En route ! cria le mécanicien. Il faut arriver à l'heure.

— Ne pourrait-on, lui demanda Dingley, étendre cet homme à ma place ? Moi, je m'arrangerai toujours.

— Cela vous regarde, Sir, votre place vous appartient.

Dingley fit coucher sur sa chaise longue le soldat ; celui-ci le remercia d'un regard tel que le romancier n'en avait jamais vu de plus émouvant jaillir d'une prunelle humaine, chargé de toute la reconnaissance que ne pouvaient traduire ni ses gestes ni sa voix, et comme en ont les bêtes qui vont mourir.

La locomotive siffla ; les cavaliers galopèrent quelques instants à la hauteur du train ; on les entendit crier : « Au revoir, Humphry, au revoir ! » Mais, déjà, la machine avait pris sa vitesse et les dépassait.

Dingley versa quelques gouttes de champagne entre les dents du blessé, l'enveloppa

de son manteau et lui roula sous la tête, en manière d'oreiller, sa couverture de voyage. Il avait vu bien des agonies, mais jamais un blessé pareil à ce singulier compagnon, qui n'était ni mort ni vivant.

Dans cette case de quelques pieds emportée dans la nuit, le soldat devint une proie pour l'imagination du romancier : c'était un bon compagnon, sans doute, puisque ses camarades l'avaient si vaillamment défendu.... Dingley aurait voulu l'interroger, savoir qui il était, ce qu'il avait vu, ce qu'il regrettait.

Quel mot, se demandait-il, dirait ce moribond si le pouvoir lui était rendu d'en prononcer un, un seul ?

A coup sûr, le pauvre diable aurait donné volontiers, s'il les eût possédés, tous les trésors de cette terre pour remuer seulement le bout de la langue. Dans quelques semaines son nom serait affiché là-bas, au War-Office. Deux, trois personnes le pleureraient....

Écrasé entre deux caisses de munitions, les jambes repliées, car la place lui manquait pour s'étendre, le romancier n'était point insensible à la misère de ce paquet de couvertures qui souffrait sur sa chaise longue. Il supportait péniblement le spectacle de la

douleur physique et de la maladie, mais il évitait de s'abandonner à la compassion :

1° Parce qu'elle est stérile.

2° Parce qu'elle est illogique (quand on a accepté l'idée de la guerre, il ne faut pas larmoyer sur les déchets).

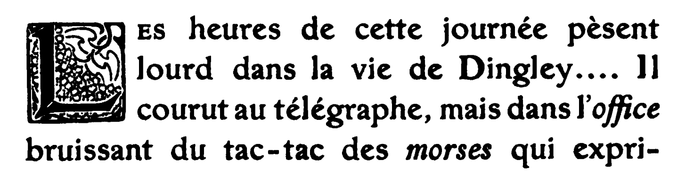
3° Parce que, dans une grande entreprise, la vie d'un homme ne compte pas.

Quand la triste Bloemfontein apparut dans l'air mouillé du matin et que le train se fût arrêté, Dingley remit le blessé entre les mains du médecin de service à la gare. Avant de le quitter il lui serra la main et lui dit, sans conviction : « Au revoir ! »

Le cavalier fit un horrible effort pour répondre, des larmes glissèrent dans la poussière de charbon qui salissait son visage et sa grimace s'acheva en un sourire d'enfant.

— Il va mourir ? demanda tout bas Dingley au médecin qui l'accompagnait.

— Hélas ! non, répondit le médecin, il est fort possible qu'il vive.



LES heures de cette journée pèsent lourd dans la vie de Dingley.... Il courut au télégraphe, mais dans l'*office* bruissant du tac-tac des *morses* qui expri-

maient des pensées en leur langage de choses dressées par l'homme à parler, pas un mot ne l'attendait. Et il se disposait à sortir de la maison des machines insensibles quand le télégraphiste glissa devant lui une feuille de papier blanc. Dingley le regarda d'un air stupide : le commis désirait un autographe ! C'était l'employé anglais correct, imberbe, aux cheveux dociles fendus par une raie, et dont le romancier avait si souvent raconté la vie, les heures de défaillance et de spleen, les siestes quand il fait 40° à l'ombre et que la pankha va et vient, envoyant des bouffées d'air torride, les crises d'activité quand le thermomètre descend à 30°, les chevauchées de plusieurs milles à travers la brousse pour jouer une partie de cartes avec l'Européen le plus voisin et boire un verre de soda — en Égypte, dans l'Inde, en Birmanie, partout où le gouvernement britannique place des jeunes hommes en des endroits solitaires.... Dingley signa, d'une écriture tremblée, son nom sur le papier et sortit.

A la porte du bureau de poste, il aperçut O'Reilly, le lieutenant irlandais blessé à Colenso qu'il avait rencontré sur le steamer et qui s'avançait vers lui, la main tendue :

— Déjà de retour ?

— Archie malade....

— Pauvre enfant ! Et qu'a-t-il ?...

— La dysenterie, j'ai peur.... Il y a encore un départ pour le Cap, aujourd'hui ?

— Je ne sais. Tous les trains sont réquisitionnés pour les approvisionnements et les troupes. Si vous voulez partir, il vous faut une autorisation du Commandant de place. Je vous accompagne.

Chemin faisant l'Irlandais lui raconta l'interminable histoire d'une haute selle incrustée de cuivre et d'ivoire qu'il avait ramassée à Omdurman, et dont son colonel lui interdisait l'usage.

Dingley souriait à ce récit, irrité contre cet homme qui l'obsédait, et contre lui-même qui n'était plus capable de s'intéresser qu'à son inquiétude. Il avait hâte de se trouver en présence de Sir John Carey, commandant de place ; mais dès qu'il eut appris de cet officier qu'un train partirait pour Cape-Town à dix heures du soir, l'existence de Sir John Carey lui devint aussitôt indifférente et l'heure du départ uniquement désirable.

Il erra, le reste du jour, dans les rues de Bloemfontein. Lors de son premier voyage

au Cap, il avait visité la ville, un village plutôt, avec ses rues larges comme une piste de chars, bordées de petites maisons de briques à un étage, et ses longs chariots, alignés sur la grande place comme les tentes d'un camp....

Il marchait, pénétré du plus laid des sentiments humains, l'ennui, sans parvenir à s'intéresser au mouvement de la vie. Derrière ses lunettes, ses yeux chasseurs ne guettaient rien. Entre lui, les choses et les êtres qui allaient et venaient, s'interposait la chambre d'un enfant malade.

Devant le Parlement de l'État d'Orange, converti en hôpital, au milieu de soldats convalescents, un clergyman prêchait. Le romancier s'arrêta pour écouter ce pasteur, déplorable contrefaçon de lui-même, qui exaltait l'action en l'embarrassant d'une morale et d'une métaphysique imbéciles, et qui bouclait toujours ses couplets par ces mots : « Dieu est avec nous ! Dieu est avec nous ! », comme un clown, après maints tours, retombe toujours sur ses pieds.

— A quoi bon, pensait Dingley, par des promesses d'éternité, affadir la vie, dont la plus grande beauté est qu'elle est brève et qu'elle ne se recommence jamais ?

Il s'éloigna avec dégoût de cette ombre empestée d'une odeur de religion et de phénol, et sortit de la ville.

La plaine de Bloemfontein, défoncée et stérile comme un champ de manœuvre, lui offrit le spectàcle de ces vastes camps de femmes et d'enfants, où la maladie fauchait, mieux que les balles et les schrapnells, l'espérance du peuple vaincu.

Des soldats étaient occupés à tendre des grillages pour rendre plus efficace la besogne des sentinelles ; de dix yards en dix yards une sonnette tintait à toute tentative d'escalade. Et là encore un pasteur, un Boër cette fois, faisait une harangue en plein air. Dingley n'entendait pas ses paroles, mais il en devinait le sens. Celui-là aussi criait à son public d'affamés et de fiévreux : « Dieu est avec nous ! Dieu est avec nous !... »

Il erra jusqu'à la nuit — la nuit tombe sur les plus longs jours de tristesse — dans les rues de cette ville de toile, dont le vent du soir faisait claquer les tentes. Ce vent qui soufflait sur cette plaine emportait au loin, par delà les fleuves et les montagnes, sur les routes libres du ciel, avec les poussières, des germes mortels. Archie l'avait-il respiré ?....

S'étant aperçu tout à coup que l'heure du repas approchait et qu'il arriverait en retard au mess, il se hâta vers la ville, entraîné par l'allure rapide d'une charrette, attelée d'une haridelle et conduite par un cocher cafre qui chantait. L'essieu grinçait, et rien n'était plus mélancolique dans cette nuit tombante que ce voyageur derrière ce nègre, sa charrette et sa bête efflanquée...

Au mess, le Major avait bégayé à tous les officiers que Dingley dînait, avec eux, ce soir. Aussi la salle était pleine quand le romancier entra.

Les officiers rassemblés autour de cette table venaient d'éprouver les fatigues de la campagne ; ils reprendraient le Veld demain ; ils jouissaient de ce dîner comme d'une aubaine : du champagne, de la glace, du porto, après les conserves et les boissons chauffées par le soleil ! Une émulation dans la drôlerie, l'extravagance, le dramatique, la niaiserie et la sottise. Au milieu de ce fatras, un détail, un trait, un mot expressif que Dingley enregistrait dans sa mémoire, sans joie, par habitude. Mais que lui importait la guerre, et tous les mots et tous les gestes et tous les visages de ces hommes occupés à manger et à boire ? et cette

usine abandonnée à quelques milles de Pretoria, dont on avait négligé de fermer le compteur électrique et qui s'illuminait tous les soirs dans le désert? et ce troupeau sur lequel les Boërs s'exerçaient à tirer au canon et qui, sous le feu, s'était accru d'une tête, car une vache avait mis bas? et ce capitaine prisonnier qui devint fou quand on lui enleva sa chemise et ses bottes? et les déboires de ce lieutenant qui déshonorait le régiment des Scotch-Rifles par une ridicule passion pour le violoncelle?...

Parmi ces officiers, pour la plupart des professionnels abêtis, comme il en existe dans toutes les armées du monde, le seul qui pût l'intéresser à cette minute c'était son ami Sir Colgrave, le chirurgien militaire qu'il avait connu aux Indes, et qui, sentant les yeux du romancier arrêtés sur lui, s'écria soudain :

— Dingley! vous connaissez Tobie Schaw, le colonel des Écossais Gris? Je le trépanais avant-hier et j'avais la moitié de son crâne dans ma main quand la nouvelle nous arriva qu'il était nommé général. Aussitôt Tobie Schaw se lève, et s'en va sans sa cervelle. Alors, je lui crie : « Tobie Schaw, vous oubliez votre cervelle ! » Et ce diable d'homme me répond :

« Ma cervelle ? pourquoi faire ?... Je n'en ai plus besoin, je suis général ! »

Cette plaisanterie, d'un pur humour britannique, et qui excita l'hilarité bruyante des convives, n'amena sur les lèvres de Dingley qu'un sourire de complaisance ; il lui parut inconvenant que ce vieillard, qu'il aimait parce qu'il avait vu un nombre prodigieux d'hommes mourir, s'amusât d'une histoire si niaise.

Les anecdotes se succédaient, innombrables, absurdes — beaucoup des convives ayant déjà terriblement bu. Autour de cette table la conversation devenait un sport, une mêlée où la victoire était réservée à la plus énorme sottise.

Soudain éclata, dans un quartier militaire, la sonnerie de l'extinction des feux, une sonnerie lente et triste qui finissait dans un coin de la ville pour recommencer dans un autre. Et cela pendant plus d'un quart d'heure. Dingley prêtait l'oreille aux appels mélancoliques de ces clairons. Un violon a moins de douceur que ces voix de cuivre qui s'attendrissent. Elles exprimaient le désir du sommeil et de l'oubli, le dégoût d'une tâche vaine, la tristesse de recommencer demain... Et dans le même temps un papillon qui voletait

entre les bougies et les convives, réveilla au fond de la mémoire du romancier le souvenir de cet oiseau des légendes saxonnes qui entre, un soir d'hiver, dans la salle du festin où le roi des Northumbres s'enivre avec ses guerriers. Il arrive à travers la nuit, traverse à tire d'aile la salle éclairée pour disparaître aussitôt dans les ténèbres — symbole de la vie, passage rapide dans un court espace de lumière entre deux éternités d'ombre.

A ce moment sir John Carey porta la santé du romancier :

— Je lève mon verre à celui qui, par ses poèmes et ses contes, a noué entre la Métropole et les colonies de l'Empire des liens plus forts que la mort ; à celui à qui nous devons d'avoir vu, dans un élan fraternel, accourir à la défense d'une terre d'Empire menacée Canadiens, Australiens, Indiens, Néo-Zélandais ; au hérault de l'Empire ; à notre hôte, Dingley !

Quand les hourrahs se furent apaisés, le romancier se leva et répondit en martelant durement ses mots :

— Je lève mon verre à celui qui a créé l'union de l'Angleterre et de l'Empire ; à celui qui nous a réunis ici ; à celui qui a fait venir dans

l'Afrique Australe les enfants du Canada neigeux, et ceux de la désertique Australie, et ceux de la Nouvelle-Zélande aux montagnes boisées, et les Cipayes de l'Inde avec les pâtres d'Écosse et les paysans d'Irlande ; à Johannes Paulus Krüger !

Un rire universel accueillit ces paroles, et la même image surgit dans tous les esprits : le vieux Krüger, à demi-aveugle, parcourant l'Europe pour quêter la pitié des Nations, et fumant et pleurant dans des chambres d'hôtel.

Sur ce triomphe, Dingley prit congé.

O'Reilly qui voulut l'accompagner jusqu'à la gare lui dit en chemin :

— Vous me télégraphierez, je vous prie, des nouvelles d'Archie ?

— A Bloemfontein ?

— Non. A Pretoria. Je viens de recevoir l'ordre de rejoindre French. J'aime mieux ça que de rester ici dans la crotte.

— Sans doute, sans doute.

— Serait-il indiscret, reprit le lieutenant, de vous demander aussi, quand vous passerez au Cap, de saluer pour moi Miss Mabel Hazlitt, ma fiancée ?

— Certainement oui...., bien volontiers, répondit distraitement Dingley.

Et il pensait en lui-même, avec dédain :

— Encore un qui croit qu'une petite fille suffit au bonheur d'un homme !

Quand le train s'ébranla, Dingley, penché à la portière du wagon, considéra quelque temps le jeune homme qui le saluait de la main : dernière image qu'il devait garder de son ami. O'Reilly fut tué quelques semaines plus tard dans un engagement de French avec les troupes de Botha.

LENTEUR des trains qui emportent le désir, impatience de l'âme au déroulement des lieues, fièvre où l'esprit rallume des souvenirs presqu'éteints, où la raison redevient enfantine, courts sommeils, douleur qui s'endort et se réveille plus vive ! Dans une vie qui tenait à la fois de la veille et du rêve, entre les planches de sa prison roulante, Dingley, pendant trente heures, s'épuisa en méditations stériles, en invocations à toutes les puissances auxquelles, dans la détresse, les hommes se confient, et qui se résumaient dans cette interrogation muette : « Quel dieu, quel médecin, quel hasard sauvera mon fils ? »

Quand il poussa la barrière du parc de Dossieclipp, sa femme désespérait de son

retour. Dans le désordre de son cœur, elle ne pensait plus à lui qu'avec cette douloureuse rancune que nous avons parfois contre les êtres que nous aimons le mieux. Mais dès qu'il eut ouvert la porte et qu'il apparut dans la chambre, elle oublia son ressentiment. Joie, sécurité reconquise, assurance qu'Archie ne pouvait plus mourir !

L'enfant exigea aussitôt des histoires ; Dingley comprit qu'alors seulement son supplice commençait.

Pour satisfaire ces yeux fiévreux il inventa des contes avec l'envie mortelle de pleurer. Du moins, dans cette épreuve, son imagination fut une fidèle servante ! Au bord du lit de son fils, il construisit des récits merveilleux, et qui sont demeurés un secret entre l'enfant et lui.

Mais les médecins défendirent d'exalter l'imagination d'Archie. « Prenez garde de le fatiguer, disaient-ils ; sa vie dépend d'un petit rien ».

Il dut se résigner à ne plus faire de contes, à résister à ces yeux suppliants où le seul désir des histoires semblait encore retenir la vie. Mais quelle histoire pouvait empêcher que, dans le thermomètre, le liquide

d'argent montât vers le terrible chiffre : 41 ?

— Maître, lui dit un jour la servante hindoue, laisse-moi partir au pays de Chamba. J'y connais des herbes qui guérissent. Des bateaux peuvent me ramener en moins de trente jours.

Dingley secoua la tête :

« Ni les fleurs, ni les herbes du pays de Chamba ne guériront Archie, ni mes contes. »

Il s'endormit quelques heures, dans un fauteuil, d'un sommeil tourmenté. A travers une vaste plaine il voyait, sur un lourd cheval, galoper un nain, vêtu tantôt de loques écarlates et tantôt d'un manteau sombre. Sous ces déguisements, Dingley le reconnaissait toujours : c'était le « Petit-Rien ». Il courait le Veld, entrait dans les fermes, dans les camps, sous les tentes, la nuit et le jour, passait les fleuves, les montagnes, renversait les cavaliers, chevauchait les bêtes jusqu'à la mort, s'embarquait dans les trains, filait sur les rails lisses ; les wagons sautaient, déraillaient, roulaient dans les ravines : le « Petit-Rien » échappait toujours. Maintenant il passait le mur du parc, entrait dans la grande allée, s'avançait sous les arbres....

Un cri impérieux réveilla le romancier. M^rs

Dingley et le médecin étaient penchés sur Archie qui s'écriait dans son délire :

— Des victoires, je veux des victoires !

Il se tut. Un affreux silence. Sa mère respirait sur sa bouche l'horrible parfum de la fièvre. Le médecin fit un geste auquel Dingley ne se méprit pas. Alors, sentant que toute médecine, désormais, était vaine, et que seul un miracle pouvait sauver son enfant, le romancier, écartant sa femme du lit, saisit son fils dans ses bras et, l'emportant autour de la chambre, il commença sur un ton alerte et guerrier comme une sonnerie matinale, avec la rage d'un soldat qui charge :

— Vous savez, Archie, que le 2e escadron des Hussards de la Reine a ramené du Thibet une chèvre, la tendre, la douce, la blanche Chaâri. J'ai accompagné dans le Veld le 2e escadron des Hussards de la Reine....

Mais jamais une histoire n'a ressuscité personne.



CHAPITRE III

'EST une petite chose et qui ne bouleverse rien, dans le monde, la mort d'un petit garçon....

Dingley avait rassemblé sur la tête d'un petit homme né de lui toutes les tendresses de son cœur. Aussi pénétra-t-il dans ces régions de la souffrance où l'homme de génie et l'imbécile ne se distinguent plus. Son aversion de la littérature fut, un temps, si profonde, son sentiment de la vanité littéraire si absolu, qu'il crut que son imagination était morte, et qu'il n'écrirait plus jamais. Les journaux s'amoncelaient sur le billard sans qu'il prît la peine d'en ouvrir un seul : l'univers ne l'intéressait plus. Assis au fond du parc, dans un fauteuil de bois, devant une fourmilière, il se morfondait dans les mêmes pensées :

« J'ai pensé en vain, j'ai rêvé en vain ; j'ai écrit en vain. Art misérable et qui ne souriait qu'à ma joie ! Partout, dans mes contes, du trompe-l'œil, du pittoresque, de la gaîté, de la brutalité, de l'esprit ! Nulle harmonie à ma tristesse... »

Mais le romancier s'illusionnait sur sa puissance à souffrir. Déjà il travaillait inconsciemment à s'évader de sa douleur. Ses dégoûts de son œuvre étaient justement les voies hypocrites qui le ramenaient à penser et à vivre. Par des fissures aussi invisibles que les trous d'un rocher d'où l'eau suinte, ses soucis habituels réapparaissaient dans son esprit.

Sa femme devina cette désagrégation de sa douleur avant même qu'il l'eut soupçonnée. Par un soir, où sa détresse jaillissait d'elle comme un cri, elle était venue s'accouder au balcon de sa chambre, devant les masses immobiles des feuillages qui retenaient tous les bruits — hors la voix d'un rossignol : chant doux et fort, simple et varié, inextinguible, unique, qui crée le silence et qui exile. Notes ardentes, gouttes d'eau glacées qui tombaient sur son cœur....

Soudain, des paroles troublèrent ce concert du silence et de l'oiseau : au-dessous du balcon, Dingley disait à l'Hindoue :

— Achève-moi, je te prie, l'histoire de la belle Harribakti.

Aussitôt montèrent vers Mrs Dingley les sons aigrelets du patois de Calcutta :

— .... La Princesse sortit du palais toute

nue. Ses cheveux retombaient sur elle comme les branches du saule. A mesure qu'elle avançait le long du canal, sur les deux rives poussaient des bambous plus serrés que la trame d'un châle de Kachmir. Personne ne vit ainsi la vierge nue, mais la déesse ou le dieu....

Et tandis que la servante hindoue développait une histoire aux longs plis où son maître enroulait sa tristesse, Mrs Dingley, irritée d'entendre cette voix qui emportait le romancier si loin d'elle et de lui-même, au fond d'une Inde inhumaine où la vie des hommes comptait pour peu de chose, celle d'une femme pour moins encore et celle d'un enfant pour rien, abandonna le balcon, et, retirée dans son appartement, seule (le rossignol même s'était tu), elle murmura avec une pitié indulgente pour tant d'inaptitude à souffrir :

— Des contes ! Il peut écouter des contes !

Jamais Dingley ne fut plus innocent que ce soir et jamais il ne fit plus de mal à personne. Les mots les plus cruels sont dits par des enfants.

Un événement qu'elle avait prévu, mais où elle ne pensait guère tenir un rôle, montra mieux encore à M[rs] Dingley que la douleur n'avait rien changé aux sentiments profonds de son mari.

Lucas Du Toît avait été pris. Blessé d'une balle au genou, il suivait sa troupe dans une vieille calèche démantibulée ; l'essieu de la voiture s'étant rompu, on l'abandonna dans une ferme en ruines aux soins de son cocher Cornélis. C'est là qu'une colonne anglaise le découvrit.

M[rs] Dingley reçut un matin la visite de M[r] Du Toît ; sa femme l'accompagnait ; ils venaient prier Dingley de s'entremettre auprès des juges, en faveur de leur fils. M[rs] Dingley les emmena dans le parc, près du romancier qui se tenait penché sur cette fourmilière dont il observait la vie. Sitôt qu'elle aperçut Dingley, Madame Du Toît s'élança vers lui et commença un long, un incompréhensible plaidoyer. Le romancier l'écoutait avec l'embarras qu'il éprouvait toujours à voir le désordre d'un sentiment qui ne se domine pas.

Spectacle odieux, cette femme qui pleurait, bafouillait et n'arrivait pas à exprimer clairement ce qu'elle attendait de lui !

Elle avait saisi les mains de Dingley et, se laissant tomber à genoux dans la fourmilière, elle s'acharnait à le convaincre :

— Vous direz, Sir, qu'on ne l'a pas pris les armes à la main.... Depuis des semaines il ne se battait plus. On doit avoir pitié d'un enfant.... Son père a toujours été un loyal sujet de la Reine. Lucas est parti contre notre volonté. Un mot, un seul mot de vous.... Ils ne vous refuseront pas sa grâce....

Dingley écrasait rageusement du pied les fourmis en fuite. Sa femme, devinant son irritation, intervint :

— Mon ami, nos excellents voisins voudraient un mot de vous pour les juges de leur fils. Sans doute, si vous écriviez quelle fut la conduite de M. Lucas Du Toît envers vous, montreraient-ils plus d'indulgence.

Mais elle fut épouvantée par la dureté du regard que son mari arrêta sur elle ; et comme Madame Du Toît recommençait ses supplications passionnées :

— Madame, interrompit Dingley sèchement, je regrette de ne rien pouvoir pour

Monsieur votre fils. Il est entre les mains d'honnêtes gens qui le jugeront selon leur conscience et la loi.

— Sir...., fit timidement M. Du Toît.

Mais sa femme s'était relevée et d'un geste imprévu et violent l'entraînait par le bras :

— Venez, Prétorius, on n'émeut pas ces gens-là !

M[rs] Dingley, atterrée, vit disparaître, au détour de l'allée, les fermiers malheureux. Elle considéra un moment avec stupeur Dingley qui s'était rassis dans son fauteuil de bois, et, pour la première fois de sa vie, violant cette réserve qu'elle s'imposait de ne jamais peser sur les volontés de son mari :

— Vous connaissez, dit-elle, la douleur de perdre un fils. Dix lignes de vous peuvent sauver un homme jeune créé pour la vie. Ne les écrirez-vous pas ? Vous qui savez utiliser les plus menues histoires de votre existence, négligerez-vous la plus tragique ? Faites aux juges le récit de la nuit que vous avez passée sur le Veld dans la maison en ruines....

Un vent silencieux venu de la mer passait dans les branches des arbres comme à travers les cordes d'une harpe détendue. Dingley répondit :

— Du Toît s'est conduit envers moi en gentilhomme. Si l'occasion s'était présentée, j'aurais volontiers risqué, pour lui, ma vie. Mais vous posez mal le problème. Pourquoi voulez-vous qu'une aventure personnelle et qui n'intéresse que moi intervienne dans les affaires de l'Empire ?

En quelques phrases violentes où l'on sentait l'irritation du citoyen anglais contre une campagne interminable et sans gloire, il lui représenta la déloyauté de la colonie, les Afrikanders du Cap et du Natal impatients de la servitude, prêts à rallier l'ennemi. Si l'on ne faisait aux rebelles l'application impitoyable des lois, c'en était fait dans l'Afrique Australe de la domination britannique.

Et tandis qu'il parlait, Mrs Dingley qui ne pouvait ni douter de la bonté de son cœur, ni admettre les raisons de sa conduite, se demandait dans quelles régions inconnues d'elle il trouvait le courage de se montrer à ce point insensible. Entre l'âme d'un homme et celle d'une femme, quels abîmes secrets ! Aucune parole pour les combler.

Elle abandonna Dingley à ses méditations. Le romancier resta seul dans la paix de ces

grands arbres, une minute troublée par cette scène pénible et ridicule. Depuis la mort de son fils, ses idées qu'il ne parvenait plus à retenir flottaient à la dérive — algues insaisissables et sans forme qui échappaient à sa prise. L'aventure de Du Toît se présentait comme un fond solide où ancrer son esprit.

— Très injustement, pensait-il en ramenant du pied avec un soin délicat les aiguilles de pin sur la fourmilière, j'ai dû apparaître odieux à ma femme et à ces gens. Et pourtant j'ai pour ce jeune homme une sympathie fraternelle. Nous sommes dominés l'un et l'autre par les mêmes sentiments. Il a cru que son pays devait avoir la prépondérance en Afrique comme moi-même je pense que l'Angleterre doit tenir le premier rang dans le monde. L'existence réduite à la vie personnelle ou familiale ne vaut pas la peine d'être vécue ; elle ne prend une réelle grandeur que si elle s'accroît de l'orgueil de contribuer à la vie d'un vigoureux ensemble — nation, race ou empire. Sortir de soi-même, oublier ce petit monde que l'on est pour soi, s'humilier et s'agrandir à la fois dans une entreprise qui dépasse et qui exalte les forces d'un individu, là est le secret du bonheur.

J'aime ce Boër, étudiant d'Oxford, parce qu'il est accouru défendre une civilisation qu'en fait il avait reniée. Certes, il était plus semblable aux officiers de l'armée qu'il combattait qu'aux hommes incultes de son commando, mais, en venant se battre, il a obéi à ses plus profonds instincts. Il a vu, dans la défense de ses vastes plaines, la plus belle raison de vivre. Il a joué, il a perdu. Peut-être je pourrais le sauver, mais en implorant pour un rebelle l'indulgence des juges, je rendrais à mon pays un mauvais service. Et ce garçon mérite mieux que de la pitié ! Je lui donnerai le seul présent qu'il soit en mon pouvoir de lui offrir sans l'humilier : ma pensée dans un vers. Un jour, sous les chênes d'Oxford, les étudiants, ses anciens camarades, promèneront, en me lisant, la mémoire d'un jeune homme qui eût mérité de naître anglais....

Quand Dingley revint à la villa, il trouva sa femme occupée à écrire ; il en fut surpris, car depuis la mort d'Archie le monde était dépeuplé, et ses amis pour elle n'existaient plus. Sans marquer son étonnement, il ouvrit les journaux que le courrier du Cap venait d'apporter. A la deuxième page, il lut :

« Ce matin, à 8 heures 45, Lucas Du Toît et son cocher Cornélis ont été fusillés. On les conduisit hors de la ville, sur le plateau qui s'élève en face des montagnes du Drackenberg. Les condamnés s'embrassèrent; Du Toît refusa de se laisser bander les yeux. Quand les soldats le couchèrent en joue, il donna lui-même avec son chapeau le signal du feu. Cornélis tomba le premier. Du Toît s'abattit sur lui, le couvrant à moitié. L'exécution s'est passée sans incident. »

Sur les maigres détails de la dépêche qu'il venait de lire, Dingley, le journal à la main, reconstituait la scène, dans sa complexité vivante, quand sa femme s'approcha de lui :

— Excusez-moi, mon ami ; je n'ai pu me résigner à ne rien tenter pour l'homme à qui vous devez le bonheur d'avoir vu votre fils vivant.

Elle lui tendit une lettre qu'elle venait d'écrire, en faveur de Du Toît, au président de la Cour martiale.

— Trop tard, répondit-il, Lucas Du Toît a été fusillé ce matin.

— Oh ! fit-elle, en cachant sa tête dans ses mains, tandis que des larmes montaient à ses yeux, — offrande à la mémoire du héros

et que sa jeunesse n'eût pas dédaignée ! Sans plus rien dire, elle se perdit dans ces domaines de la tristesse où les liens qui nous lient aux êtres les plus chers se dénouent par enchantement, où l'amour le mieux éprouvé paraît s'éteindre, où l'on ne perçoit plus de limites au désespoir. Puis, effrayée des ravages qu'elle découvrait dans sa tendresse — pour rafraîchir son cœur brûlant et quand la nuit fut tombée — elle s'en alla vers Rosendaal, visiter ses voisins, par cette allée de hêtres bordée de sauges sauvages, où, dans un soir pareil, la vieille Madame Du Toît lui avait confié que Dieu était juste et que Lucas ne pouvait mourir. Incomparable soir où l'ombre d'un enfant excité à ses jeux fuyait derrière les arbres ! Cris de joie enfantins suspendus aux feuillages ! Où, dans le monde, une semblable allée ?...

Quand elle fut à la lisière de ce parc opulent des splendeurs de l'été et de ses propres tristesses, elle aperçut Rosendaal éclairé des derniers feux du couchant. Derrière ces vitres embrasées, les Du Toît étaient penchés sur des cendres. De quels regards l'accueilleraient-ils, quand elle ouvrirait la porte ? Cette visite était impossible ! Sa place n'était plus

là-bas, dans cette chambre, au milieu de ces gens. Elle n'ouvrirait plus d'un geste familier cette humble porte fermée....

Du moins voulut-elle qu'un témoignage attestât à ses voisins son passage et son amitié. Sur un banc, oubliés par elle, les poèmes de Shelley étaient restés un jour. Elle y chercha les strophes ardentes où le poète glorifie, dans les Américains Espagnols soulevés contre leur métropole, la révolte de tous les cœurs fiers :

Chevauchez, libres, ô cavaliers,
dans vos vastes plaines.
Vous pouvez couronner vos fronts
de violettes et de roses, de toutes les fleurs
divines d'espérance et d'éternité.

Pour maintenir le livre ouvert à cette page, elle y posa des sauges et le laissa ainsi sur ce banc où la vieille Madame Du Toît avait coutume de venir s'asseoir. Quelques jours plus tard, la vieille femme trouvait les fleurs fanées et les vers que la rosée avait presque effacés ; ils ne rallumèrent aucune espérance dans son cœur, comme si, avec Lucas, était morte la liberté de la Patrie.

Que dire encore ?... Le lendemain, une

voiture emportait Dingley et sa femme loin de Dossieclipp. Quand ils passèrent devant la ferme de Rosendaal, silencieuse et triste sous le soleil, comme une machine à battre arrêtée, ils aperçurent le petit David sur le bord de la route. Mrs Dingley détourna la tête, et le romancier pensa :

— Voilà, pour moi, dans cette guerre, le véritable vainqueur.



CHAPITRE IV

MOUNT-NELSON Hôtel, l'auberge luxueuse et vulgaire qui domine, de ses terrasses et de ses jardins, la triste Cape-Town et sa rade salie par les déchets des navires, était, au moment où Dingley y séjourna, le point le plus sensible de l'univers. Officiers, propriétaires de mines, sportsmen, amis ou parents d'hommes qui se battaient, grandeurs de naissance, d'emploi ou d'argent accourues en Afrique par devoir de service, inquiétude, curiosité, intérêt, les noms les plus éclatants de l'Angleterre étaient rassemblés là.

En apparence, la vie qui animait cet hôtel n'était nullement différente de celle que menaient, dans le même temps, les touristes cosmopolites de la Côte d'azur, des Baléares, du Caire ou de Thérapia (mêmes garden-parties, mêmes flirts, mêmes bals, mêmes concerts); mais sur cette agitation élégante passait continûment le souffle des nouvelles tragiques; pas de jour où une dépêche n'an-

nonçât à quelque hôte de cette auberge — l'Auberge des Cœurs silencieux, ainsi que l'appelait Dingley — la mort d'un parent ou d'un ami ; personne qui ne sentît une menace sur sa tête; et tous ces gens gardaient un air tranquille et détaché, comme si la guerre n'intéressait le cœur ni la bourse de personne.

Cette volonté des hôtes de Mount-Nelson de ne rien laisser paraître de leurs sentiments intimes, Dingley l'admirait, comme le plus beau spectacle qu'il eût encore vu, et, là où sa femme ne découvrait qu'une convention hypocrite, il reconnaissait la force d'âme de sa race, et combien la haute société anglaise, par sa maîtrise de soi, est une aristocratie véritable et digne de commander.

Parmi tant de visages d'une sérénité hautaine, celui de Mabel Hazlitt, la fiancée du lieutenant O'Reilly, lui parut le plus séduisant, parce que l'énergie s'y cachait sous un air enfantin. Elle n'avait d'autre beauté que ces yeux violets des paysannes d'Irlande où luttent l'esprit et le rêve, et leur teint éclatant, fleur d'un climat pluvieux. Si, pourtant ; elle avait une autre beauté.... Un soir, pendant le dîner, on lui remit un télégramme : O'Reilly venait d'être tué dans un engagement des

troupes de French avec Botha. Elle pâlit, mais elle ne quitta pas la table; et les jours suivants on la revit, toujours exacte aux repas : nul, dans son attitude, ne put soupçonner sa douleur.

Une résolution si fière excita chez Dingley un de ces enivrements spirituels qui étaient, pour lui, la première joie de la vie. On ne trouvait qu'en Angleterre cette forme de courage! Les femmes là-bas étaient pour l'homme de bons compagnons; partout ailleurs, dans l'univers, des outils de volupté. Le cas de Mabel Hazlitt devait jouer, désormais, dans l'esprit du romancier, le rôle d'une mesure pour apprécier les actes et les paroles des hommes : la première application qu'il en fit, ce fut à Cecil Rhodes.

LONGTEMPS on a pu voir dans les boutiques de Piccadilly et du Strand une photographie qui représente Rhodes et Dingley sur le pont d'un steamer. Parmi tant de passants qui arrêtèrent sur cette image des regards curieux de surprendre les paroles que ces deux hommes pouvaient se dire, lequel sut percer le silence, par où la photographie la plus humble participe, en

quelque degré, à la beauté du mystère ?....

C'était l'heure où une population dégradée — Anglais, Allemands, Hollandais, Italiens, Cafres, Matabélés — force des villes neuves, s'enivrait dans les tavernes pour la nuit.

Dingley allait partir ; Rhodes était venu lui serrer la main.

— Vous souvenez-vous, Dingley, lui dit-il, des années que nous avons passé à Oxford, et quel pauvre *fellow* j'étais ?

— Oui, répondit le romancier. J'ai pensé souvent à nos années de collège. Vous étiez le plus terne, le plus ennuyeux des camarades. Qui diable vous aurait cru du génie ?

— Vous croyez au génie ? répliqua Rhodes. Voilà bien une idée de littérateur ! Il n'y a pas d'hommes à génie, il y a des hommes à bonheur. J'ai été un homme heureux. Vous connaissez mon histoire. Raisonnablement, je devais mourir, à vingt ans, à Londres, de phtisie. Ma famille m'expédie ici pour prolonger, quelques mois, ma vie. Je guéris. Deux, trois affaires me réussissent. Et pendant des années, tout m'a réussi, incroyablement réussi. Ce n'est pas à dire que je fusse particulièrement intelligent, actif, ambitieux. Non. Mes bévues elles-mêmes me ser-

vaient.... Un jour, une de mes combinaisons avorte. Depuis, tout me claque dans la main. La faillite du bonheur ! On me lâche. Fini ; le charme est rompu... Vous expliquez ça, vous ?

— Peut-être avez-vous raison : ce qu'on appelle génie n'est, sans doute, que du bonheur. Moi aussi j'ai été un homme heureux; j'ai connu le temps où mes pensées s'ordonnaient sans effort dans mon esprit. Un trésor était en moi ; je n'avais qu'à me pencher pour y prendre ; je le croyais inépuisable, et aujourd'hui, il me semble que je n'ai plus un *penny* en poche.

— C'est cela, c'est cela, reprit vivement Rhodes. Chaque homme possède une réserve de bonheur ; moi, j'ai vidé la mienne.

Dans la fièvre du départ, les passagers s'arrêtaient pour jeter un regard sur ces vigoureux champions de leur race, les deux puissances d'esprit et d'argent les plus considérables de l'Empire.

Auprès de Rhodes, gras et vulgaire dans son complet à carreaux, lourd commis-voyageur, aux joues tombantes, à la bouche triste, tordue en arc de cercle sous des moustaches coupées au ciseau, Dingley éprouvait une impression qu'il n'avait jamais ressentie de-

vant personne : il se sentait un petit garçon ! Souvent il s'était demandé si la volonté d'un homme pouvait agir sur la marche du monde. Bien qu'il n'admirât rien tant que la confiance d'un Anglais dans sa force et dans son pouvoir de créer sa destinée, il était averti qu'il n'y avait là qu'une superbe illusion ; mais pareil à l'Arabe qui reconnaît la force inflexible du destin et s'emporte dans l'action avec frénésie, comme s'il ne sentait pas sur ses épaules le joug de la fatalité, il aimait l'effort pour l'effort, satisfait que, par une coïncidence heureuse, cette dépense d'énergie s'accordât avec le succès de sa nation. Rhodes ébranlait cette philosophie....

— Il y a vingt ans, à Oxford, j'étais un pauvre *fellow,* poursuivit Rhodes avec une singulière expression de tristesse dans ses yeux bleus. Je suis redevenu un pauvre *fellow !* Pour me guérir, il me faudrait une autre Afrique. Mais il n'y a plus d'Afrique pour moi ! Plus de crédit ! mon médecin m'accorde six mois.

La tristesse de ses yeux s'accentua, les rides qui, partant du coin de ses lèvres, contournaient son menton, se creusèrent, et son visage eut une telle expression de douleur enfantine que le romancier, contre son habi-

tude, se laissa entraîner à de banales paroles d'espoir.

— Oh ! mon cher, répliqua Rhodes, pas de phrases avec moi ! Rien de niais comme un homme qui bluffe sur ses chances de vivre !

En termes précis il expliqua comment sa maladie lui était revenue ; et tandis qu'il parlait, Dingley, devant cet homme qui ne s'intéressait qu'à sa décrépitude et regrettait platement la vie comme un commis de magasin amoureux, sentait s'évanouir son admiration et n'avait plus que de la pitié pour cette bête malade. Quelle misère secrète sous la graisse des héros ! L'image de Mabel Hazlitt lui revint à l'esprit : une petite Anglaise avait plus de force intérieure ! C'est un destin pourtant, qu'il faut savoir porter, d'être la conscience la plus claire de cet amas de pensées, de sentiments, d'aspirations, de désirs, qu'est une race ! Pour lui, il était soulevé par un âpre sentiment d'orgueil à penser qu'il avait donné à l'Empire son bien le plus précieux. Par la mort d'un petit garçon, sa mémoire, désormais, était mieux liée à ce coin de l'univers qu'à l'Australie, Terre-Neuve, l'Inde ou l'Égypte, tous les endroits de la terre qu'il avait illustrés par un

livre. Rien ne vaut pour clouer la mémoire d'un homme sur un point du monde un illustre malheur.... Byron à Missolonghi !

Un jour, Cape-Town serait assise, reine splendide, au pied de ces montagnes violâtres arrêtées à mi-chemin du ciel, un des points capitaux de l'univers, phare dressé à la pointe d'une de ces épaves que sont les continents ! Il aurait entendu un des airs les plus rudes du chant qui avait bercé sa jeunesse. Que compterait dans son histoire la mort d'un petit garçon, la petite goutte de sang bue par une terre avide ? La tombe d'Archie, pli pareil à ceux qu'un vent léger fait sur le sable, serait-elle oubliée ?....

Ainsi le hérault de l'Empire faisait front à sa douleur. Mais si les lourds steamers continuent leur course, en apparence insensibles à la violence du vent et des lames, ils n'en sont pas moins ébranlés par la tempête jusqu'à leur dernier boulon. Dingley se sentait vieilli, impuissant à retrouver l'inspiration perdue ; il se rappelait le triomphant départ de Southampton, l'espoir qui l'avait poussé à prendre la mer. Que rapportait-il de l'Afrique barbare ? Des images de guerre, quelques propos de soldats, des souvenirs de fatigue,

— expériences médiocres comparées au spectacle inattendu de sa détresse. Et il laissait là-bas, derrière lui, avec la tombe de son fils, son plus beau secret : le bonheur.

Mais quand il aperçut les falaises de la Grande-Bretagne, qu'il sentit sous ses pieds le sol de l'Ile maîtresse, que le train l'emporta dans une campagne verte, grasse, mouillée, où d'anciennes demeures de pierre et de briques gardent, au milieu d'arbres centenaires, les reliques d'un passé fastueux, et où paissent des vaches ; qu'il distingua, dans le ciel nocturne, le rayonnement qui marquait l'emplacement de Londres ; que sur les ponts, dont les arches chevauchent les toîts de la ville, dans le fracas du fer et de l'acier, il vit, au-dessous de lui, la plaine des maisons basses, d'où émergent de hauts immeubles pareils à des forteresses et à des tours, les rues au fond desquelles les foules se hâtent dans la tristesse du soir ; qu'entre les pylônes d'un pont passèrent la Tamise, les warfs et les docks lointains, il eut l'impression que ces falaises, cette campagne et ses trésors, cette ville, sa richesse et sa misère, et ce fleuve, tout cela était à lui ; et, quand la locomotive stoppa dans Charing-Cross, il sauta sur le quai avec l'or-

gueil de se retrouver lui-même, intact, supérieur à la vieillesse et au mauvais destin, ivre de rejoindre, dans la plus puissante agglomération d'hommes de sa race, son public et sa gloire.



CHAPITRE V

LONDRES trahit le romancier; il avait trop espéré des jeux du soleil et des brumes et du rêve solitaire parmi ces foules qui vont du même train pressé à des gains médiocres ou fabuleux et dont parfois un de ses contes avait un moment suspendu la course. Il revit Trafalgar Square, la taverne où il avait accompagné le beau sergent et ses recrues, et le War-Office où il se dégoûta d'aller (on se lasse de tout, même du spectacle de la douleur); il remit ses pas dans les pas de l'homme qu'il avait été, mais l'harmonie était rompue entre l'histoire de son voyou, et ses sentiments intimes. Seul un souvenir pour accorder son imagination et son cœur: sa chevauchée dans le Veld.

Aussi longtemps que Dingley vivra, les solitudes de l'Orange ne seront jamais tout à fait désertes; sans trêve il les parcourt et sa pensée les couvre comme les ténèbres de la nuit et comme l'éclat du jour. Ainsi le monde est infiniment peuplé d'une présence

invisible de regrets et de désirs.... Le cavalier qui foula un soir les herbes brûlées, sous des étoiles qui ne le guidaient plus, était moins désolé que le piéton qui promène aujourd'hui le long de la Tamise ses regrets et son ennui. Alors il avait atteint l'extrême domaine de l'angoisse ; mais qu'il reste de bonheur caché au fond de l'inquiétude ! Dingley est aujourd'hui sans espérance. Nulle aventure, nul accident sur ce Veld de douleur. La chambre vers laquelle il retourne chaque soir est vide....

Dans ce désespoir, la vanité demeurait vivante ! Comme il ne pouvait se résoudre à ne pas occuper l'attention du public — sincérité inopportune, amour de la lutte, mauvaise humeur contre lui-même, irritation de sa stérilité ? — Dingley écrivit l'article fameux qui causa dans l'univers anglais un scandale si retentissant :

UNE PAILLE DANS LE GLAIVE

article sans pittoresque, nourri de faits, net et précis, critique impitoyable de l'organisation militaire britannique. Il y demandait une réforme complète de l'armée, la substitution du service obligatoire à l'usage suranné des

milices enrôlées ; il rappelait Spionskop, Belmont, Maggersfontein, humiliantes défaites que l'Empire avait failli payer cher. Si des bergers révoltés avaient tenu en échec la première nation du monde et presque brisé son épée, c'est que l'arme avait un défaut.

Bien que Dingley eût écrit son article dans cette allégresse à laquelle il mesurait la qualité de son travail, il se sentit plus léger dès qu'il l'eut envoyé au directeur du *Times* et que les feuilles n'en traînèrent plus sur sa table, car il avait toujours contre sa copie cette sourde haine si connue des artistes, et qui tient à leur dégoût de l'effort toujours décevant.

Quelques heures plus tard, Sir Madams accourait chez lui.

Dingley le méprisait comme un boutiquier sans littérature, mais il le tenait pour le premier directeur de *quotidiens* anglais, parce qu'il dédaignait les idées générales, qu'il n'avait jamais signé un article de son nom, qu'il ne distinguait pas entre une affaire de presse et une entreprise commerciale, et que, possédant à la fois l'intelligence d'un homme cultivé et celle d'un cocher de cab, par un secret qui est la force de tous les meneurs d'hommes, Madams subordonnait tou-

jours la première à la seconde. Aussi le romancier attendit qu'il parlât, les yeux levés sur le visage fripé du vieillard, avec la curiosité d'un enfant qui regarde un coucou sur le point de chanter l'heure.

— Merci, dit Madams, de m'avoir envoyé votre article ; il est juste de tous points : notre système de recrutement est détestable ; nos soldats sont braves et mal exercés ; nos officiers mieux entraînés au cricket et au polo qu'à la pratique de leur métier ; notre service d'intendance déplorable ; nos médecins médiocres ; et dans le haut commandement, un favoritisme, une impéritie surprenante ! Bref, nous n'avons pas d'armée. La guerre a été la démonstration évidente de ce fait. Mais l'heure n'est pas venue pour nous de le dire. Laissons ce soin à l'Opposition, qui s'acquitte fort bien de sa tâche. Le public n'est pas mûr pour entendre ces vérités. Et surtout, s'il y a, dans notre pays, des hommes dont il puisse supporter des critiques, permettez-moi de vous le dire, vous n'êtes pas de ceux-là.... Je m'explique, fit-il sur un geste impatient du romancier, vous êtes... comment dirai-je ? un hérault, un entraîneur, l'annonciateur, l'enregistreur du succès.

Dingley connaissait cette rengaîne — le bât qu'on jette sur l'échine des poètes dès qu'ils se permettent d'agir. Irrité de ces conseils trop sages et qui limitaient son pouvoir, il défendit son article avec l'acharnement particulier à ceux qui ont le sentiment inavoué de commettre une sottise.

Il s'agissait bien de savoir si son article pouvait déplaire ! La question était de salut public.

— J'ai assez joué de la trompette à la gloire de l'Empire ! Aujourd'hui, je crie : « casse-cou ! » Il faudra qu'on m'écoute ! Et croyez-moi, Madams, un seul individu, dans ce pays, peut dire, à cette heure, certaines vérités ; cet Anglais-là, c'est moi.

Le vieux journaliste écoutait le romancier, surpris de découvrir des illusions aussi niaises chez un homme qui l'intéressait très vivement à l'ordinaire pour son sens aigu des réalités ; et non sans un intime dédain, il constatait, une fois de plus, qu'un artiste s'exagère toujours son action sur les foules, et ne se résigne jamais à n'être qu'un amuseur.

L'ARTICLE parut : il avait cent cinquante lignes. Ces cent cinquante lignes suffirent à compromettre une popularité étayée sur vingt volumes, l'œuvre de toute une vie.

La réprobation fut unanime.

Perdre dans une caserne l'énergie de sa jeunesse, tomber au rang d'une France ou d'une Allemagne écrasées sous les charges militaires, c'était plus qu'il n'en fallait pour indigner la marchande et traditionnelle Angleterre. Quelques soldats, quelques marins sur des planches, avec ça elle avait conquis le monde. Un succès si magnifique et un capital si restreint, c'était là le *Miracle anglais*. Dingley l'avait-il oublié ?

Les music-hall le chansonnèrent ; les journaux satiriques le rendirent grotesque ; on le renvoya légiférer chez les buffles et les singes et donner la loi à la Jungle.

Déchu de sa royauté spirituelle, Dingley connut quelque chose de la mélancolie que promènent dans Londres, sous des redingotes indécentes, les monarques dépossédés de l'Orient ; quelque chose de la tristesse

spéciale aux vieilles actrices, aux vieux cabotins, aux vieux poètes, à tous ceux qui vivent sur l'émotion humaine — dispensateurs de joies éphémères ; un sentiment amer, ignoré de lui, qu'il chercha longtemps à préciser et qu'il finit par reconnaître pour une sorte de dégoût de l'humanité.

Il méprisa de se défendre : l'histoire de Barr serait sa réponse.

Mais (décrépitude, vieillesse, ennui ?) les imaginations heureuses — oiseaux capricieux qu'il apprivoisait jadis — n'étaient plus aujourd'hui dociles à l'appel de son désir. Comme il comprit alors le désespoir de ce peintre, ami de sa jeunesse, le jour où il avait senti qu'il devenait aveugle, que le monde étincelant s'enténébrait pour lui ! Il craignit d'être devenu irrémédiablement vieux, d'avoir épuisé la provision de rêves que la nature dispense à chaque artiste ; il se sentait pareil à un mystique qui ne voit plus son Dieu, et l'univers, pour lui, sembla décoloré. Mais ceux qui n'ont jamais tenté, pour la joie d'un lecteur inconnu (suprême folie !), de mettre du noir sur du blanc, n'entreront jamais tout à fait dans l'amertume de cet homme chez qui l'ivresse des sens — même dans son premier

éclat — n'avait jamais valu l'émotion créatrice, et qui ne sortait rien d'une cervelle aride.

ANS cet ennui pesant, un de ces music-hall qu'il aimait, parce qu'il s'y développe beaucoup de grâce, d'ingéniosité, de force et d'adresse, lui offrit une tonique attraction.

Quand il y entra, un dimanche, vers quatre heures du soir, le spectacle touchait à sa fin. Sur la toile d'un cinématographe tendu devant la scène comme un immense piège à capter les images, défilaient les portraits des généraux; et tous, vainqueurs ou vaincus, la foule les accueillait avec la même faveur, car tous étaient des représentants également respectables de la Force britannique, — spectacle banal et qu'il avait vu cent fois. Mais tout à coup, une tente apparut sur la toile. Sous cette tente une ombre mouvante. Dingley reconnut Lucas Du Toît.

Il tenait dans sa main fermée la courte pipe dont, lui, Dingley, avait vu briller la braise; la même boue était à ses bottes, et sur ses épaules, ce manteau de roulier, dans lequel il l'avait regardé si longuement dormir. Le jeune homme, tel qu'il l'avait aperçu, une

nuit, à la lumière d'une lanterne, dans la ferme dynamitée et qui avait été son maître, se substituait devant ses yeux à ce fantôme tremblant ; et pendant quelques minutes, le romancier vécut si intensément sur le Veld étoilé qu'il fut ébloui par l'éclat de la toile, où tout s'était soudainement effacé, comme un homme qui se réveille et voit dans sa lucarne la lune pleine.

De nouveau la toile s'était repeuplée. Un endroit vague hérissé d'une végétation pareille aux salicornes des dunes ; au fond, les montagnes du Drackenberg ; Du Toît et son cocher Cornélis adossés à un remblai de sable devant un piquet de soldats.... Même silence sur ce désert que dans cette salle aux aguets, où l'on n'entendait d'autre bruit que le crissement du projecteur et où ne brillait d'autre lumière que les rayons tendus de la lanterne magique.

Le simulacre d'un feu de salve crépita dans la coulisse ; les deux bonshommes tombèrent sur le nez ; la salle s'incendia de lumières ; des hourrahs frénétiques et des refrains *jingoes* emplirent le music-hall, et, dans le fracas de l'orchestre qui déchaînait en furie l'air fameux :

En avant, soldats de la Reine,
Pour l'Angleterre et pour l'Empire !
Nous serons les maîtres du monde,

le romancier prit conscience que, par cet enthousiasme, la foule donnait une approbation manifeste à sa patriotique ingratitude envers l'Afrikander insurgé.

Le jour où, dans le parc de Dossieclipp, sacrifiant un mouvement de reconnaissance personnelle à l'intérêt de l'Empire, il fermait l'oreille aux sollicitations d'une femme, il était d'accord avec sa nation. Cela, d'ailleurs, pas une minute il n'en avait douté, dans sa tranquille certitude de posséder l'instinct le plus juste des profonds désirs de l'âme anglaise. Qu'importait une mésintelligence d'un jour? Il conservait sur ce public le plus décisif pouvoir : celui de l'entraîner sur les routes qu'il avait choisies. Finis ces jours de dépression spirituelle, et il soulèverait en ces gens, avec les aventures de Barr, l'émotion simple, forte et brutale qu'ils venaient d'éprouver à voir fusiller sur cette toile une manière de héros, mais avec une autre puissance! Car elle est précaire et pauvre la vie d'un cinématographe ; et longtemps encore un récit bien

construit dominera le jeu de cette mécanique de toute la vieille énergie accumulée dans les mots !

Avec une allégresse oubliée depuis longtemps, il remontait à pied le Strand lorsque des étroites rues de Fleet-Street s'élancèrent les crieurs des premiers journaux du soir ; et ce cri : la paix ! la paix ! crépita comme une pluie sur des feuillages arides.

Vingt-cinq mots de Kitchener annonçaient la nouvelle. Lancée la veille de Prétoria, à 11 h. 1/4, et parvenue dès la première heure au War-Office, toute la matinée la dépêche avait circulé chez le Roi et les ministres. Un jour de semaine, elle eût été connue aussitôt du public ; mais c'était dimanche, dimanche anglais, dimanche d'été, les bureaux fermés, les agences closes, Londres désert. La nouvelle si impatiemment attendue depuis des mois n'éclatait qu'à cette heure tardive, au moment où, dans les églises, on célébrait le second service et où les omnibus et les trains commençaient de ramener à la ville sa population dispersée. Sous les yeux du romancier, en quelques minutes, la Cité morte se mit à bruire d'une prodigieuse vie, qui devait révéler au monde que, de toutes les foules

humaines, dans le triomphe, l'anglo-saxonne s'emporte avec le plus de fureur.

Mais un homme de la qualité de Dingley ne se passionne que dans la solitude et pour ses propres pensées. Il appella un *cab* qui passait, se fit reconduire chez lui à travers les rues où la Victoire déchaînée semblait retenir le jour, et, longtemps, ce soir, il rêva, appuyé au balcon de son appartement. Les Bergers étaient domptés, les colonnes éparses allaient se réunir et le pont de steamers jeté entre les estuaires de la Manche et les mers australes résonnerait bientôt du retour des armées. Sur le Veld s'éteignaient les derniers feux.... Trois cent mille hommes étaient partis là-bas; combien engraissaient à cette heure ces territoires infertiles ? Mais quoi ! L'Empire n'était pas l'œuvre des Anges; il était bâti par des mains d'hommes, cimenté d'honnête sang d'homme et de larmes. La vie est-elle une denrée si précieuse qu'on doive s'en montrer avare comme du poivre ou de la cannelle, sous le roi Georges Ier ?... Au temps où il suivait les Hussards de Garland, près de la Tugela, un jour il avait rencontré de ces fleurs carnivores qui se nourrissent des insectes tombés dans leur calice; celles-là

s'étaient gorgées des mouches attirées par quelques cadavres trop hâtivement enterrés. Qui pensait à regretter ces mouches mortes?...

Il abandonna le balcon. Sa femme crut qu'il allait sortir et se mêler à la foule. Elle se trompait. Il vint s'asseoir à sa table de travail, et dans le cri déchirant des trompettes de carton et des binious à un *penny*, Dingley recommença d'écrire les aventures de ce voyou londonien qui redevient un homme pour avoir éprouvé, au service de la Reine, de rudes fatigues et senti, plusieurs fois, passer sur son visage le vent de la mort — histoire qui, dans l'univers britannique, obtint le plus colossal succès, parce que, nulle part, l'illustre écrivain n'a exalté avec un plus haut sentiment d'orgueil l'égoïsme de sa patrie.



DINGLEY
PAR JÉROME ET JEAN THARAUD,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
20 FÉVRIER 1906, PAR LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE DE CHATEAUDUN,
POUR LES ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS D'ART

ÉDOUARD PELLETAN

Vient de paraitre :

JÉROME ET JEAN THARAUD

L'AMI DE L'ORDRE

ÉPISODE DE LA COMMUNE

ÉDITION ORIGINALE

15 Compositions de D. VIERGE

GRAVÉES PAR EUGÈNE FROMENT

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 225 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Deux exemplaires — N°s 1 et 2 — sur wathman, contenant l'un tous les dessins originaux; l'autre un dessin original sur chacun des faux-titres, plus une double suite d'épreuves d'artiste.

12 exemplaires — de 3 à 14 — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de . . . . 350 fr.

IN-8 JÉSUS

25 exemplaires — de 15 à 39 — sur chine, au prix *net* de 200 fr.

186 exemplaires — de 40 à 225 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 60 fr.

Il a été tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste signées, sur japon, au prix *net* de . . . . 125 fr.

10 collections d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de . . . . 100 fr.

BIBLIOTHÈQUE
SOCIALE ET PHILOSOPHIQUE
A SOIXANTE CENTIMES

Volumes parus :

CAMILLE MONIER. Résumé de Sociologie.

ÉMILE CORRA. La Philosophie positive.

— Les Devoirs naturels de l'homme.

— La Morale sociale.

ANATOLE FRANCE. L'Église et la République.
Avec un portrait du maître-écrivain, par BELLERY-DESFONTAINES.

ANATOLE FRANCE. Pour le Prolétariat, 3 vol.
Avec 22 portraits par STEINLEN, BELLERY-DESFONTAINES et AUGUSTE LEROUX.

P. GRIMANELLI. La Femme et le Positivisme.

Pour paraître successivement :

ANATOLE FRANCE. L'Impérialisme.

ÉMILE CORRA. L'Éducation positive.

— L'Humanité.

— La Religion.

BIBLIOTHÈQUE
SOCIALE ET PHILOSOPHIQUE
A SOIXANTE CENTIMES

ÉMILE CORRA. La République occidentale.

— La Patrie.

CAMILLE MONIER. Exposé populaire du Positivisme.

DESCARTES. Discours de la Méthode.

D'HOLBACH. Catéchisme de la Nature.

AUGUSTE COMTE. Discours sur l'Esprit Positif.

Dr PAUL DUBUISSON. La Morale théorique.

FRÉDÉRIC HARRISON. Herbert Spencer.

LOUIS HAVET. Paroles laïques.

— Paroles civiques.

Chaque volume, *net*. . . . 0 fr. 60

Il est tiré, de chaque ouvrage, quelques exemplaires réimposés et numérotés, sur papier du Japon et de Hollande.



AUX VICTIMES

DE LA GUERRE

RUSSO-JAPONAISE

Grand album in-4 dû à l'initiative d'un groupe d'artistes. Tiré en noir et rouge par l'Imprimerie nationale et contenant cinquante dessins de :

MM. Eugène Carrière, Pierre Roche, Bellery-Desfontaines, Auguste Leroux, Daniel Vierge, Pierre Fritel, Georges Leroux, Henri Nocq, Georges Scott, René Binet, Bernard Naudin, A. Lunois, E. Mansion, Rochegrosse, Aimé Berton, Henri Lefort, A. Lenoir, Carlos Schwab, T. Spicer-Simson, Eugène Grasset, Félix Régamey, P. Renouard, Léandre, Prouté, Dunki, Lemordant, Vogel, W. Lappara, Jeanniot, Ch. Fouqueray, Ch. Pourriol, Milcendeau, Payret-Dortail, Jonas, Debat-Ponsan, Hoffbauer, Steinlen, Fantin-Latour, Louis Tinayre.

TEXTE :

La Guerre, par ANATOLE FRANCE.
L'Épée, par SULLY PRUDHOMME.
Le Génie russe, par GEORGES RENARD.
Le Génie japonais, par GUSTAVE GEFFROY.
Patrie, par JULES RENARD.
Humanité-Fraternité, par GABRIEL SÉAILLES.

Tiré à 15,165 exemplaires, dont :

15 sur japon impérial, avec un dessin original, au prix *net* de. . . . . 125 fr.
150 sur japon impérial, au prix *net* de . . . . 25 fr.
15,000 exemplaires à . . . . 2 fr. 50

L'INVINCIBLE RACE

NOUVELLES

Par TOLA DORIAN

Un volume in-18, couverture et titres décorés par Bellery-Desfontaines, gravés par Froment. . . 3 fr. 50

Il a été tiré, en outre, 27 exemplaires — texte réimposé — dont 7 sur chine fort à 30 fr. net, *epuises*, et 20 sur vélin de cuve des papeteries d'Arches, avec un tirage à part, sur chine, des gravures, au prix net de 25 fr.



CAMILLE MONIER

Professeur au Collège de France

ESSAI SUR LE LANGAGE

RÉSUMÉ DE CINQ LEÇONS

AU COLLÈGE DE FRANCE

Un volume in-18 sur beau papier. . . . . . 2 fr.

Il a été tiré, en outre, 12 exemplaires sur japon des manufactures impériales.

PIERRE LAFFITTE

Professeur au Collège de France.

Le Faust de Goethe

ILLUSTRATIONS

de

BELLERY-DESFONTAINES et H. VOGEL

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

Un volume in-8 cavalier, sur beau papier, tirage noir et rouge . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré 30 exemplaires sur chine fort, avec tirage à part de toutes les gravures, au prix net de . . . . . 30 fr.



GABRIEL SÉAILLES

EUGÈNE CARRIÈRE

L'HOMME ET L'ARTISTE

Compositions et croquis d'EUGÈNE CARRIÈRE

GRAVÉS PAR MATHIEU

Un volume in-8 cavalier, sur beau papier, tiré en noir, bistre et sanguine. . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré 30 exemplaires sur chine fort, avec tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien, au prix net de . . . . 35 fr.

En préparation :

ROMAIN ROLLAND

BEETHOVEN

Avec un portrait par Jean-Paul Laurens
Une composition-frontispice de Paul-Albert Laurens ;
la reproduction des deux masques de Beethoven
et d'une caricature.



En préparation :

FRÉDÉRIC HARRISON

JOHN RUSKIN

Traduit de l'Anglais

Par M. Léon Baraduc

Avec deux Portraits de John Ruskin.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNEE 1898

(1re ANNÉE)

★

28 illustrations de BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR FROMENT

PREMIÈRE PARTIE :

JANVIER : *La Vie à Paris*, par M. Jules CLARETIE. — FEVRIER : *Du Poème dans le drame lyrique*, par M. Catulle MENDÈS; *Nouveau théâtre*, par M. Emile BERGERAT. — MARS : *La Reliure en 1897*, par D'EYLAC (M. le baron de Claye). — AVRIL : *L'Impressionnisme*, par M. Gabriel SÉAILLES. — MAI : *Les Snobs*, par M. Jules LEMAITRE. — JUIN : *Les Sociétés de Bibliophiles*, par M. Pierre DAUZE. — JUILLET : *Vues générales sur le mouvement poétique en France*, par M. SULLY PRUDHOMME. — AOUT : *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Georges LAMOUROUX. — SEPTEMBRE : *Antisémitisme*, par M. Anatole FRANCE. — OCTOBRE : *Les Editions de bibliophiles en 1897*, par M. CLÉMENT-JANIN. — NOVEMBRE : *Conte pour les Bibliophiles*, par M. Octave MIRBEAU ; — *Les Ventes de livres en 1897*, par M. Georges VICAIRE. — DECEMBRE : *Le duc d'Aumale, Henri Meilhac et Alphonse Daudet*, par M. Gustave LARROUMET. — *Notules nécrologiques*, par M. Fernand DRUJON. — *Le Centenaire de A. de Vigny*, par M. Melchior de VOGUÉ.

DEUXIÈME PARTIE :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles Lyonnais. — La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale et bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1.200 exempl. numérotés, dont : 100 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (50 avec un tirage à part *à la presse*, des 28 gravures, sans la lettre, à 50 fr., et 50 exemplaires sans suite, à 30 fr.).

Pour unifier la justification de cette première année avec les années suivantes, cinquante exemplaires sur chine ont été détruits. En conséquence, la justification définitive est la suivante :

25 ex. avec suite, au prix *net* de 80 fr. et 25 ex. sans suite, au prix *net* de 40 fr.

1.100 exemplaires sur beau papier, à 12 fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1899

(2e ANNÉE)

★

Trente-huit compositions

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR FLORIAN

PREMIÈRE PARTIE :

JANVIER : *Les Bouquinistes et les Quais*, par M. Anatole FRANCE. — FÉVRIER : *Le quartier Notre-Dame*, par M. J.-K. HUYSMANS. — MARS : *La Bibliothèque Mazarine*, par M. Georges LAMOUROUX. — AVRIL : *L'ancienne Sorbonne et le vieux quartier Latin*, par M. Gustave LARROUMET. — MAI : *Souvenirs d'un Bibliophile : la Librairie nouvelle*, par M. Jules CLARETIE. — JUIN : *La Bibliothèque d'Eugène Paillet*, par M. Georges VICAIRE. — JUILLET : *La Société des Amis des Livres*, par M. Fernand DRUJON. — AOUT: *Les Editions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — SEPTEMBRE: *La Reliure de 1879 à 1899*, par M. D'EYLAC (Le Baron DE CLAYE). — OCTOBRE : *Le marché du Livre en 1898*, par M. Pierre DAUZE. — NOVEMBRE : *Les Disparus*. — DÉCEMBRE : *Puvis de Chavannes*, par M. Gabriel SÉAILLES.

DEUXIÈME PARTIE :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale; — L'Année bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exempl. numérotés, dont :

50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec un tirage à part, *à la presse*, des 38 gravures, sans la lettre, à 60 fr. net, et 25 exemplaires sans suite, à 35 fr. net).

Les derniers exemplaires sur chine de l'année 1899 sont portés respectivement à 80 fr. *net* et à 40 fr. *net*.

950 exemplaires sur beau papier, à 12 fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1900

(3e ANNÉE)

★

31 compositions de STEINLEN

GRAVÉES PAR LES DEUX FROMENT

PREMIÈRE PARTIE :

Avant-propos.

Le Travail, par M. SULLY PRUDHOMME. — JANVIER : *Le Petit Palais*, par M. Anatole FRANCE. — FÉVRIER : *Le Grand Palais*, par M. Maurice HAMEL. — MARS : *Le Pont Alexandre III*, par M. Édouard PELLETAN. — AVRIL : *La rue des Nations et la rue de Paris*, par M. Jules CLARETIE. — MAI : *La Reliure à l'Exposition de 1900*, par M. Henri BERALDI. — JUIN : *Les Rétrospectives du Livre à l'Exposition de 1900*, par M. CLÉMENT-JANIN. — JUILLET : *Anatole France, poète*, par M. Gustave LARROUMET. — AOUT : *L'Exposition de 1900*, par M. André HALLAYS. — SEPTEMBRE : *La Bibliothèque Guyot de Villeneuve*, par M. D'EYLAC (Baron DE CLAYE). — OCTOBRE : *Le Marché du Livre*, par M. Pierre DAUZE. — NOVEMBRE : *Les Éditions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — DÉCEMBRE : *La Société des Bibliophiles françois*, par M. Georges VICAIRE.

DEUXIÈME PARTIE :

Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Société de Propagation des Livres d'art. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles Lyonnais. — La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles.

TROISIÈME PARTIE

L'Année théâtrale.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exempl. numérotés, dont :

50 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec tirage à part *à la presse* des 31 gravures, sans la lettre, à 80 fr. *net* et 25 exemplaires sans suite, à 40 fr. *net*).

950 exemplaires sur beau papier, à 12 fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1901

(4ᵉ ANNÉE)

★

30 compositions en couleur d'EUGÈNE GRASSET

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

Avant-propos.

La Science, sonnet par M. SULLY PRUDHOMME. — JANVIER : *La Poésie française au XIXᵉ siècle au point de vue de la pensée*, par M. J.-A. COULANGHEON. — FÉVRIER : *L'Art français au XIXᵉ siècle*, par M. Gustave GEFFROY. — MARS : *La Critique*, par M. Maurice HAMEL. — AVRIL : *Sur l'histoire du XIXᵉ siècle*, par M. Anatole FRANCE. — MAI : *La Science*, par M. BERTHELOT. — JUIN : *La Philosophie française au XIXᵉ siècle*, par M. Gabriel SÉAILLES. — JUILLET : *L'Œuvre d'Auguste Comte*, par M. Émile CORRA. — AOUT : *Une Supercherie littéraire*, par M. Gustave LARROUMET. — SEPTEMBRE : *Les Editions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — OCTOBRE : *Un siècle de Ventes publiques*, par M. Pierre DAUZE. — NOVEMBRE : *Ex-Libris*, par M. DE CRAUZAT. — DÉCEMBRE : *Les disparus : Eugène Paillet*, par M. D'EYLAC ; *Ary Renan*, par M. Michel BRÉAL.

L'Année théâtrale.

Tirage en couleurs à 900 exemplaires numérotés, dont 50 sur chine fort, *texte réimposé* (25 avec tirage à part des gravures, en noir, sans la lettre, à 80 fr. *net*, 25 sans suite à 40 fr. *net*).

850 exemplaires sur beau papier, au prix de 13 fr.

Il a été tiré en outre :

12 collections d'épreuves d'artiste en noir, au prix *net* de 50 fr.

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1902

(5e ANNÉE)

★

30 bois originaux du Docteur PAUL COLIN

—

PREMIÈRE PARTIE :

Avant-propos.

Labour, *Semailles*, *Moissons*, *Battage*, poésies par Hugues LAPAIRE. — JANVIER : *La Terre*, par Anatole FRANCE. — FÉVRIER : *Le paysan. Germinal et Floréal*, Émile CORRA. — MARS. *Légendes de la Terre : La Source. La Folle avoine. La charrue*, par M. Hugues LAPAIRE. — AVRIL : *Le Miracle de Saint Gwénolé*, par M. Laurent TAILHADE. — MAI : *Ombres : Les Moissons de Bretagne. Le lai de la vielle et du lin*, par MM. Jérôme et Jean THARAUD. — JUIN : *Choses vraies : La mort de Brunette. Les Sabots. La Mère*, par M. Jules RENARD. — JUILLET : *Le Paysage*, par M. Gabriel SÉAILLES. — AOUT : *La Chanson des Gueux au Palais*, par M. Arthur CHRISTIAN. — SEPTEMBRE : *Les Éditions de Bibliophiles*, par M. CLÉMENT-JANIN. — OCTOBRE : *Le Marché du Livre en 1901*, par M. Pierre DAUZE. — NOVEMBRE : *La Société des Bibliophiles lyonnais*, par M. Édouard PELLETAN. — DÉCEMRE : *Les Disparus : M. de la Germonière*, par un ami des Livres. *M. Eugène Pochet*, par E. P.

DEUXIÈME PARTIE :

Listes et adresses des membres du Grolier Club *et de la* Société des Bibliophiles de l'Empire allemand.

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale.

Tirage en noir et rouge à 900 exemplaires, dont :

25 sur chine avec suites d'épreuves d'artistes, au prix *net* de . . . . 80 fr.
25 sur chine sans suite, au prix *net* de. . . . . . 40 fr.
850 sur beau papier, au prix de . . . . 12 fr

Vient de paraître :

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1903

(6e ANNÉE)

★

47 compositions de Louis Dunki

Gravées par Léon PERRICHON

Avant-propos.

JANVIER : *Genève, terre de liberté*, par M. Jules Claretie. — FÉVRIER : *L'Escalade*, par M. Anatole France.— MARS : *Coup d'œil sur l'histoire de la république de Genève*, par M. Henry Fazy. — AVRIL : *Agrippa d'Aubigné*, par M. Paul-Hyacinthe Loyson. — MAI : *Les Frères ennemis*, par MM. Jérôme et Jean Tharaud.— JUIN : *Les Collections artistiques privées de Genève*, par M. Jules Crosnier. — JUILLET : *La Bibliothèque publique et les Bibliothèques particulières à Genève*, par M. Alfred Cartier. — AOUT : *Les Sciences à Genève*, par M. Émile Yung. — SEPTEMBRE : *Une Visite de Bonaparte au Collège de Calvin*, par M. Charles Borgeaud. — OCTOBRE : *Les Éditions de Bibliophiles*, par M. Clément-Janin.— NOVEMBRE : *Le Marché du Livre*, par M. Pierre Dauze.— DÉCEMBRE : *L'Exposition de la gravure sur bois*, par M. Clément-Janin.

L'Année théâtrale.

Un volume, tiré en noir et rouge par l'Imprimerie nationale à 900 exemplaires.

850 sur beau papier au prix de . . . . 13 fr.

Plus 50 exemplaires réimposés, sur chine, dont :

25 avec suite d'épreuves d'artiste, sur japon mince, au prix *net* de. . . . . 80 fr.

25 sans suite, au prix *net* de. . . . . 40 fr.

En préparation :

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR LES ANNÉES 1904, 1905 & 1906

(7e, 8e ET 9e ANNÉES)

—

Compositions de CARLOS SCHWAB



ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1907

(10e ANNÉE)

—

35 compositions d'EUGÈNE BÉJOT

GRAVÉES PAR ERNEST FLORIAN



ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1908

(11e ANNÉE)

—

30 compositions de PIERRE FRITEL.

